

3

L'ORGON

DE

TARTUFFE

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

M. AUGUSTE JOUHAUD

Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.

MOLIÈRE.



PARIS

TRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
SUCCESSEUR DE J. N. BARBA
Galerie de Chartres, 10 et 11 (Palais-Royal).

1873

PRÉFACE

Cette comédie a été présentée au GYMNASÉ DRAMATIQUE,
à l'ODÉON et au THÉÂTRE-FRANÇAIS.

THÉÂTRE DU GYMNASÉ DRAMATIQUE

(RAPPORT.)

L'ORGON DE TARTUFFE, Comédie en trois actes et en vers.

Cette comédie est, comme le *Philinte de Molière*, une sorte de contre-partie d'un chef-d'œuvre. Mais ici les caractères originaux sont mieux conservés que dans le *Philinte*.

(Suit l'analyse de la pièce.)

.....
Il y a beaucoup de mérite dans cette comédie, dont le titre et la donnée sont sans doute bien ambitieux ; sans qu'on puisse dire pourtant qu'elle soit tout à fait au-dessous de ses prétentions.

Le caractère d'Orgon est bien continué. Plusieurs scènes de Molière sont heureusement rappelées. Plusieurs traits sont reproduits d'une manière ingénieuse. Elmire a cependant subi un assez grand changement ; et ce n'est plus la femme câline, sage et sûre d'elle-même ; c'est un cœur faible et troublé ; il est difficile de la reconnaître.

La fable ne manque pas d'intérêt, et l'introduction dans la maison de ce pauvre homme inconnu, humble et obséquieux qu'Orgon rudoie en souvenir de Tartuffe, et qui parle à Elmire le langage de la plus pure morale,

excite une vive curiosité, qui redouble encore lorsque cet inconnu, par une seule ligne écrite de sa main, chasse l'audacieux séducteur devenu tout tremblant. Enfin, le dénouement, qui révèle sous les traits de cet obscur honnête homme l'archevêque de Cambrai lui-même, est d'un effet assez puissant.

On peut reprocher à l'auteur le moyen forcé par lequel, en faisant agenouiller le pauvre homme aux pieds d'Elmire, il motive les soupçons et la colère d'Orgon. La situation n'amène pas naturellement cet excès d'humilité de l'inconnu.

Enfin, tout le troisième acte, jusqu'à la rentrée de Fénélon, n'est employé qu'à des explications d'événements arrivés hors de la vue du public, et peu utiles à la conclusion, car le vrai dénouement est accompli dès que le séducteur a été mis à la porte pour toujours.

Cette comédie est écrite, en général, d'un très-bon style, très-ferme, très-vigoureux, sauf quelques tours pénibles et obscurs.

Malheureusement, malgré toutes ces qualités, dont quelques-unes sont d'un ordre élevé, cette comédie ne saurait convenir au Gymnase, dont la scène n'est pas consacrée à ce genre de littérature. C'est aux portes du Théâtre-Français ou de l'Odéon que l'auteur doit frapper, s'il veut que les mérites de son ouvrage ressortent plus que les défauts. Au Gymnase ce serait tout le contraire.

THÉÂTRE DE L'ODÉON

(RÉPONSE.)

Monsieur,

Toucher aux œuvres des maîtres pour les imiter, les paraphraser, ou ce qui est plus grave encore, les continuer

dans la même forme qu'eux-mêmes avaient choisie, me paraît être l'entreprise la plus périlleuse qu'on puisse oser (1). Croyez-moi, Monsieur, malgré vos qualités personnelles, — et votre travail en montre de très-estimables, — vous vous repentiriez de votre audace. Quant à moi, pardonnez-moi ma sincérité, je la condamne et ne voudrais m'y associer pour rien au monde. Nous en aurions tous les deux notre bec jaune.

Agréé, je vous prie, Monsieur, avec l'expression de mes regrets, l'assurance de ma parfaite considération.

Ch. DE LA ROUNAT.

THÉÂTRE-FRANÇAIS

(RÉPONSE.)

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer qu'il résulte du rapport de la commission d'examen sur votre comédie intitulée *l'Orgon de Tartuffe*, que cet ouvrage n'est point admis à lecture devant le Comité (2).

L'administration me charge de vous donner avis de cette décision et de vous exprimer ses regrets.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Secrétaire de l'administration,

VERTEUIL.

(1) Et *Fabre d'Eglantine* et le *Philinte de Molière*?

NOTE DE L'AUTEUR.

(2) « Tout auteur qui a eu une pièce jouée à l'Odéon peut demander lecture au Comité du Théâtre-Français sans passer par la commission d'examen. »

L'auteur de *l'Orgon de Tartuffe* a fait représenter le 1^{er} octobre 1847, sur le théâtre de l'Odéon, une comédie en un acte et en prose, ayant pour titre : *Promettre et Tenir*, pour les débuts de M^{lle} Laurentine et de M. Lemaire. NOTE DE L'AUTEUR.

PERSONNAGES

ORGON.

ELMIRE, sa femme.

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon.

DAMIS, fils d'Orgon.

CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.

LE CHEVALIER FORLIS.

UN PAUVRE HOMME.

DORINE, suivante d'Elmire.

FLIPOTE, servante de Madame Pernelle.

La Scène se passe à Paris, dans la maison d'Orgon.

L'ORGON DE TARTUFFE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, MADAME PERNELLE, DORINE, *puis*
FLIPOTE.

ORGON, *en entrant, à sa mère.*
Non, cent fois, non !

MADAME PERNELLE.

Mon fils, écoutez la raison.

ORGON.

Aux dévots à jamais j'interdis ma maison.

MADAME PERNELLE.

Parce que vous avez, du moins en apparence,
D'un faux homme de bien reçu certaine offense,
Faut-il légèrement lancer un interdit
Sur les êtres pieux voués au même habit ?

ORGON.

Que ne me dites-vous que c'est par bonté d'âme
Que Tartuffe voulait... demandez à ma femme.

DORINE.

De nos jours c'est un mal devenu si commun,
Qu'avec peine, Monsieur, j'admets que c'en soit un ;
J'y vois une faveur au lieu d'une disgrâce,
Tel bon mari lui doit et son titre et sa place ;
Et, franc de préjugés, tient comme un grand honneur
D'avoir en philosophe éprouvé ce malheur.

ORGON, *à Dorine.*

C'est la conclusion de votre période ?
Vous devriez rougir.

DORINE.

Rougir n'est plus de mode.

ORGON, à Madame Pernelle.

A Cléante, mon frère, ici je me souvien
 D'avoir dit à propos de tous ces gens de bien :
 « J'en aurai désormais une peur effroyable,
 » Et je vais devenir pour eux pire qu'un diable. »
 Pourquoi me donnez-vous si tôt l'occasion
 De mettre ma promesse en exécution ?

MADAME PERNELLE.

Un vœu de cette espèce assez mal m'édifie,
 Et je ne comprends pas que l'on s'en glorifie.

ORGON.

Mais que demande enfin cet homme vertueux
 Que vous voulez, ma mère, introduire en ces lieux ?

MADAME PERNELLE.

Il ne demande rien, mon fils, je le répète,
 Si ce n'est un abri pour reposer sa tête.

ORGON.

Le pauvre homme!... -- Parbleu! je vous suis obligé;
 C'est un autre imposteur que votre protégé.
 De l'accueillir céans, n'eût-il pas de chemise,
 Je me garderai bien de faire la sottise.

MADAME PERNELLE.

C'est votre dernier mot?

ORGON.

Le dernier des derniers.
 Je sais mieux à présent employer mes deniers.

MADAME PERNELLE.

Certes vous préférez admettre à votre table
 L'homme qui brave Dieu pour encenser le diable,
 Un chevalier Forlis, de qui l'impiété,
 Dans ses errements, touche à la témérité;
 Ardent blasphémateur dont la langue maudite
 Lance au ciel l'anathème, et s'en fait un mérite;
 Un athée, un démon!...

ORGON.

Et si je l'aime ainsi?

MADAME PERNELLE.

De votre honneur, mon fils, ayez plus de souci.

ORGON.

Pour séduire use-t-il d'odieuse menée?

DORINE.

Un mari lutte en vain contre sa destinée.

ORGON.

Hein? Que prétendez-vous de vos méchants avis?

DORINE.

Qu'ils s'en trouvent au mieux ceux qui les ont suivis.

ORGON, à sa mère.

S'il offense le ciel, il respecte les hommes.

MADAME PERNELLE.

Quels principes, mon fils, dans le siècle où nous sommes!

ORGON.

N'en déplaise au bon Dieu, je pense à moi d'abord;

Le ciel pour se défendre est toujours assez fort.

MADAME PERNELLE.

Puisse-t-il ne jamais, dans sa juste colère,

Punir le fils ingrat qui méconnaît sa mère!

ORGON.

Employer la menace est un mauvais moyen;

Calmez votre dépit, et rappelez-vous bien

Qu'à vous contrarier ma répugnance est grande.

MADAME PERNELLE.

Alors, accordez-moi ce que je vous demande.

ORGON.

Non, vous dis-je.

MADAME PERNELLE.

Pourquoi?

ORGON.

Parce... — Vous m'obsédez!

MADAME PERNELLE.

Pour la dernière fois, à mes désirs cédez.

ORGON.

Quand Tartuffe à mon front...

MADAME PERNELLE.

Toujours la même antienne,

Votre mésaventure est de l'histoire ancienne.

Laissez-vous attendre, et qu'un bon mouvement
 Me comble ici de joie et de contentement.
 Vous ne pouvez, mon fils, agir d'une autre sorte.

ORGON, *se fâchant.*

Vous verrez que de force on ouvrira ma porte.

MADAME PERNELLE.

Vous consentez ?...

ORGON.

Non pas.

MADAME PERNELLE.

Ah ! c'est bien.

ORGON.

Comment ?

MADAME PERNELLE.

Oui,

Le cœur a parlé.

ORGON.

Mais...

MADAME PERNELLE.

Le cœur doit être ouï.

ORGON.

Morbleu ! j'enrage.

MADAME PERNELLE.

Enfin je vous vois raisonnable,

Et vos bons sentiments...

ORGON.

Oh ! je me donne au diable !

MADAME PERNELLE.

Modérez ce transport. — Contre mon protégé

Personne ne dit mot ?

ORGON.

Hé ! ma mère...

DORINE.

Adjugé !

ORGON.

Soit ; que pendant huit jours ce dévot personnage
 Chez moi trouve un abri.

MADAME PERNELLE.

Huit jours ?

ORGON.

Pas davantage.

MADAME PERNELLE.

Humble en ses actions, modeste en ses discours,
Qui le voit une fois, voudrait le voir toujours.

ORGON.

Mais contre mon repos que cet intrus complète,
Et je jure...

MADAME PERNELLE.

A quoi bon ? — Vite, appelons Flipote.

Holà ! Flipote ?

FLIPOTE, *arrivant en bâillant.*

Après ? — Si de me quereller

Vous avez le dessein, j'aime mieux m'en aller.

MADAME PERNELLE, *se fâchant.*

Vous, ayez moins de langue et des raisons meilleures.

FLIPOTE.

Madame, je lisais là-haut mon livre d'heures.

MADAME PERNELLE, *se radoucissant.*

C'est différent. — Ma mie, avez-vous achevé
Cette sainte besogne ?

FLIPOTE.

A peine.

ORGON.

Oh ! bien trouvé !

Voilà pour la paresse une fort bonne excuse.

FLIPOTE.

Quoi ! d'un pieux devoir...

ORGON, *haussant les épaules.*

Vous êtes une buse !

MADAME PERNELLE.

Allons Flipote, allons, c'est assez raisonner ;
Suivez-moi. J'ai, ma mie, un ordre à vous donner.

(*Elle sort avec Flipote.*)

DORINE, *à Orgon.*

Le pauvre homme, Monsieur, au logis faisait faute ;
Et le vide est rempli, grâce à ce nouvel hôte.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

ORGON, *seul*.

ORGON.

De faiblesse je sais qu'on pourra m'accuser,
 Et pour le chevalier j'aurais dû refuser ;
 Mais lorsqu'en ces débats nul ne vient à mon aide,
 Ma mère crie, insiste, et malgré moi je cède.
 A ce prix on est sûr d'être de ses amis.
 Je voulais, ce matin, lui dire qu'à Damis
 Une place honorable à Bordeaux est offerte.
 Certes, pour un jeune homme une carrière ouverte
 Est chose avantageuse et fort bonne à saisir ;
 Mais consulter Forlis est mon premier désir.

SCÈNE III.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Bonjour, mon frère.

ORGON.

A l'autre !

CLÉANTE.

Eh ! bien, quelle nouvelle ?

ORGON.

De l'amitié Forlis est toujours le modèle.

CLÉANTE.

Quoi ! de son piédestal à peine descendu,
 Tartuffe pourrait voir son souvenir perdu ?
 Quand le ciel...

ORGON.

Oh ! le ciel n'a plus ma confiance ;
 Et pourtant j'elui dois de la reconnaissance
 Pour le nouvel ami dont il m'a fait cadeau.

CLÉANTE, *avec ironie*.

A vous dire le vrai, ce présent est fort beau.

ORGON.

Aussi, d'un tel honneur combien mon âme est fière !

CLÉANTE.

Serait-il par hasard de race princière ?

ORGON.

Je le crois ; son air noble et son excellent ton
Nous révèlent d'un duc l'illustre rejeton.

CLÉANTE.

Pour nous dont la naissance est obscure et commune,
Un tel ami, vraiment, vaut mieux qu'une fortune.
Mais s'il m'en souvient bien, votre admiration
Pour Tartuffe tenait de l'adoration,
Et cependant...

ORGON.

Tartuffe ? oh ! quelle différence !
Un bigot, un coquin digne de la potence.
Forlis n'est pas dévot, Forlis ne croit à rien.

CLÉANTE, *froidement*.

Tant pis !

ORGON.

Plait-il ?

CLÉANTE.

Je dis : tant pis !

ORGON.

Vous voilà bien !

Vous me faites damner lorsqu'avec vous je cause.

CLÉANTE.

Mon frère, il est si doux de croire à quelque chose !

ORGON.

Au sujet de Tartuffe, en mainte occasion,
N'avez-vous pas glosé de la religion ?

CLÉANTE.

Je ne suis pas bigot, je ne suis pas athée,
Mais par les faux-semblants mon âme est révoltée ;
Et sans m'inquiéter si leur pompeux jargon
Nous arrive d'Alger, de Chine ou d'Aragon,
On me verfa toujours les attaquer de face ;
Abjurant la pitié, quand je suis sur leur trace,
Je frappe à découvert et ne regarde point
Si je mets en lambeaux ou soutane ou pourpoint.

ORGON.

Est-ce tout ?

CLÉANTE.

Pas encore.

ORGON.

Avouez qu'il est drôle

Que nous ayons, mon frère, ainsi changé de rôle ?
J'étais cagot, jadis...

CLÉANTE.

Et je vous donnais tort.

ORGON.

Je ne suis plus dévot.

CLÉANTE.

Et je vous blâme fort.

Oui, je soutiens qu'il faut croire à l'Être suprême,
Car je ne sache pas m'être créé moi-même.

— Ça, récapitulons, et parlons franchement :
De démasquer Tartuffe ai-je eu tort ?

ORGON.

Non, vraiment.

Mais lorsqu'au chevalier vous prodiguez le blâme...

CLÉANTE.

Du chevalier craignez quelque perfide trame.

ORGON.

Eh ! mon frère, voyez quel contraste frappant :
Tartuffe a maints défauts, il est plat et rampant.
Forlis sur tous ses traits porte un air de franchise,
Sa tournure est charmante, admirable est sa mise ;
Et rien qu'à son aspect on éprouve pour lui
Ce qu'on n'éprouve pas tout d'abord pour autrui.
Chez Tartuffe l'habit comme le front est sombre,
Le traître pour frapper se faufile dans l'ombre ;
Tandis qu'à découvert Forlis fronde et combat.
Vivre en homme du monde est son unique état ;
Il dine chez le duc, soupe chez la comtesse,
M'emprunte de l'argent et me promet noblesse.

CLÉANTE.

Prenez garde !

ORGON.

Expliquez de si graves soupçons ;
De l'infâme Tartuffe a-t-il pris des leçons ?
Lui voyez-vous l'œil faux et l'allure hypocrite ?
L'entendez-vous parler d'encens et d'eau bénite ?

CLÉANTE.

Non.

ORGON.

Alors ?

CLÉANTE.

Qui vous dit que votre chevalier
Pour vivre ne se fait de l'intrigue un métier ?
Qui vous dit que Forlis, avec son air fantasque,
N'est un autre imposteur couvert d'un autre masque ?
S'il s'était présenté sous les mêmes dehors
Que le traître par vous récemment mis dehors,
S'il avait témoigné ce goût à la prière
Et tiré de sa poche un sale bréviaire,
S'il s'était prosterné sans cesse à vos genoux,
Vous l'eussiez sans pitié fait sortir de chez vous.
D'être accueilli céans pour qu'il n'eût aucun doute,
Mon frère, il lui fallait choisir une autre route ;
Et Forlis, près de vous, pour obtenir accès,
Des extrêmes s'est fait des chances de succès.

ORGON.

Vous êtes fou, mon frère, et vous vous croyez sage.

CLÉANTE.

Nous verrons qui de nous le sera davantage.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DAMIS.

DAMIS.

Dans mon opinion me voilà raffermi,
Oh ! c'est, je vous l'avoue, un digne et noble ami.

ORGON.

Expliquez-vous, Monsieur ; pourquoi ce préambule ?

DAMIS.

Mon père, à ce propos je laisse tout scrupule,

Et vais dorénavant vous parler sans détour.
Forlis a, vous dit-il, son ontrée à la cour?

ORGON.

Oui.

DAMIS.

Vous le croyez?

ORGON.

Oui.

DAMIS.

Qu'il ne vous en déplaise,

Son nom est inconnu.

ORGON.

Quelle est cette autre thèse?

DAMIS.

Inconnu chez le roi, je m'en suis assuré ;
C'est un droit dont il s'est impudemment paré
Pour mieux vous éblouir.

ORGON.

C'est une calomnie.

CLÉANTE, à lui-même.

Dénier la lumière est sa monomanie.

(A Orgon.)

Quelle raison Damis aurait-il d'en vouloir
Au chevalier ?

ORGON.

Hé quoi ! vous voulez le savoir ?

Il suffit que quelqu'un possède mon estime
Pour que chacun céans à lui nuire s'escrime.

DAMIS.

Oui, je calomniais aussi, me dites-vous,
L'imposteur que naguère on recevait chez nous ?

ORGON.

Quand se lassera-t-on de mettre en parallèle
L'erreur d'un autre temps ?...

CLÉANTE.

Avec l'erreur nouvelle.

ORGON, à son fils.

Mais pourriez-vous m'apprendre, imprudent messenger,
D'où vous vient sur Forlis cet avis mensonger ?

DAMIS.

De fort honnêtes gens en qui j'ai confiance,
De deux abbés dont hier j'ai fait la connaissance.

ORGON.

Des abbés vous ont dit cette imposture-là ?
La belle caution, mon cher fils, que voilà !
Je vous défends, Monsieur, d'une façon formelle
De vous lier jamais à pareille séquelle.
Entendez-vous ?

DAMIS.

Je...

ORGON.

Paix !

DAMIS.

Un mot..

ORGON.

Paix, ou sinon...

DAMIS, *à part.*

J'en saurai davantage où j'y perdrai mon nom.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CHEVALIER FORLIS.

LE CHEVALIER, *à la cantonade.*

Eh ! gardez, bonnes gens, vos prières pour d'autres ;
Des miennes je me prive et me passe des vôtres.
— Je ne puis faire un pas sans me voir entouré
De mendiants priant pour moi bon gré, mal gré,
Qui très-dévotement me suivent dans la rue
Et viennent jusqu'ici... — Messieurs, je vous salue.

ORGON, *saluant jusqu'à terre.*

Ah ! chevalier !...

(A Damis qui ne bouge pas.)

Hé bien ?

DAMIS.

Quoi donc ?

ORGON.

Saluerez-vous ?

(Damis salue.)

Plus bas.

DAMIS.

Me faudra-t-il tomber à ses genoux ?

ORGON, *au chevalier.*

Tout à l'heure du ciel...

LE CHEVALIER.

Encor cette chimère ?

Mon cher ami, pour moi, le ciel c'est l'atmosphère,
Rien de plus. — Je conçois qu'entouré de bigots,
Jadis vous ayez pris au sérieux des mots
Qui n'ont plus de portée, et dont le ridicule...

*(Cléante témoigne de l'impatience.)*ORGON, *le regardant.*

Allons, voilà déjà l'autre qui gesticule.

LE CHEVALIER, *à Cléante.*

Monsieur, certainement, me trouve bien osé ?

CLÉANTE.

Oui, Monsieur. Selon moi le ciel est bien posé,
Et révèle aux humains l'éternelle existence
D'un pouvoir au-dessus de notre intelligence..
En contemplant ce ciel, objet de vos dédains,
On croit du créateur voir les divines mains,
Et, devant ce témoin du Dieu qui nous gouverne,
Tout homme vertueux se signe et se prosterne.
C'est mon opinion.

LE CHEVALIER.

Parfait ! délicieux !

Le pape assurément ne parlerait pas mieux,
Hé bien, où vous croyez voir un pouvoir magique,
Moi, je ne vois, Monsieur, rien qu'une mécanique ;
Et je pense qu'à tort ici-bas on admet
Que ce qu'on fait là-haut, mieux que par nous est fait.
Pourquoi trouver partout matière à des merveilles ?
De prodiges pourquoi rebattre nos oreilles ?
Et pourquoi reconnaître en tout la main de Dieu,
Qui, s'il existe, à nous s'intéresse fort peu ?
Pourquoi du bien au ciel attribuer les causes,
Quand c'est le hasard seul qui produit toutes choses ?
Pourquoi du mal absoudre un pouvoir éternel,
Quand le mal qui se fait a pour témoin le ciel ?

Des coups du meurtrier sauve-t-il la victime,
 Ou s'interpose-t-il pour empêcher le crime ?
 Nullement. Il permet qu'un juge tout-puissant
 Absolve le coupable et frappe l'innocent ;
 Il permet le parjure, il permet l'homicide,
 Et ne retient pas même une main fratricide.
 Quant à ces prétendus phénomènes d'en haut,
 Je n'en tiens pour certain que juste ce qu'il faut ;
 Dans les exhalaisons produites par la terre
 Quand vous voyez du ciel l'effroyable colère,
 Ce fracas me paraît tout aussi naturel
 Que le froid et le chaud, la glace et le dégel.
 Bref, en haut comme en bas, tout n'est que mécanisme.

CLÉANTE.

Ah ! c'est pousser trop loin l'audace et le cynisme.

ORGON.

C'est le raisonnement de tout homme sensé.
 Je ne m'étonne pas que l'on en soit blessé ;
 (*Montrant Damis.*)
 Monsieur, que bien souvent pour mon fils je renie,
 Fréquente des abbés.

LE CHEVALIER.

Mauvaise compagnie.

ORGON.

C'est ce que je lui dis.

CLÉANTE.

Pourquoi donc ? — Un abbé
 N'est pas, je le suppose, un objet prohibé.

LE CHEVALIER.

Oh ! traitez-moi d'impie, appelez-moi profane,
 J'ai, depuis le collège, horreur de la soutane.

CLÉANTE, *avec humeur.*

Eh ! Monsieur, quand le vice en l'homme est débordé,
 En soutane on le hait, comme en habit brodé.

LE CHEVALIER.

Du dépit, de l'humeur ? Je sors...

ORGON, *le retenant.*

Restez, de grâce !

(*Bas à Cléante et à Damis.*)
 Malhonnêtes !

CLÉANTE.

C'est nous qui vous cédon la place.

(*Il sort avec Damis.*)

SCÈNE VI.

ORGON, LE CHEVALIER.

ORGON.

N'allez pas, je vous prie, interpréter à mal
 Les paroles d'un fou.

LE CHEVALIER.

Non, son air doctoral

M'amuse.

ORGON.

Vous savez à quel point j'apprécie
 Les liens d'amitié...

LE CHEVALIER.

Je vous en remercie.

ORGON.

Puis-je oublier, Monsieur, l'honneur que je reçois,
 En vous voyant ainsi descendre jusqu'à moi ?

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! lorsque d'*ami* je vous donne le titre,
 Vous me dites *Monsieur* ?

ORGON.

Monsieur, sur ce chapitre...

LE CHEVALIER.

Encor ? Ne ferez-vous les choses qu'à demi ?

ORGON.

Je n'ose.

LE CHEVALIER.

Enfantillage.

ORGON.

Eh bien, mon *noble ami* !

LE CHEVALIER.

C'est mieux.

ORGON.

Vous permettez ?

LE CHEVALIER.

Je fais plus, je l'exige.

Au nom de l'amitié jamais je ne transige.

ORGON.

Vous saurez, mon ami, que j'attends un conseil :
Vous m'en donnez de bons, et j'en veux un pareil.
Je vous dirai qu'on m'offre en province une place
Pour mon fils.

LE CHEVALIER.

Pour Damis ?

ORGON.

Que faut-il que je fasse ?

LE CHEVALIER.

Dans le cœur d'un bon père en son amour déçu
Un conseil, sur ce point, est toujours mal reçu.

ORGON.

Erreur !

LE CHEVALIER, *à part.*

A mes projets Damis est un obstacle,
Il faut qu'il parte.

ORGON.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

De passer pour oracle

Je n'ai, mon cher ami, nulle prétention ;
Pourtant, je vous dirai que la séduction,
Le luxe et les plaisirs sont, dans la capitale,
De dangereux attraits.

ORGON.

Oui, c'est chose fatale.

Que le train que l'on mène à Paris.

LE CHEVALIER.

Ai-je tort ?

ORGON.

Non, parbleu ! chevalier, je vous approuve fort.
Damis partira.

LE CHEVALIER, *à part.*

Bon !

ORGON.

— Mais, à propos ! ma mère
Est cause, mon ami, que je vais vous déplaire.

LE CHEVALIER.

Comment ?

ORGON.

A son instance il m'a fallu céder.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous.

ORGON.

Oh ! non... vous allez me gronder.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce ?

ORGON.

J'ai consenti, ce dont tout haut j'enrage,
A recevoir céans un dévot personnage.

LE CHEVALIER.

Un dévot ? quelle faute !

ORGON.

Oh ! pardon, mon ami.

LE CHEVALIER.

De ce retour si prompt je m'étonne et gémi.

ORGON.

O ma mère ! ma mère !...

LE CHEVALIER.

Agir de cette sorte,
C'est vouloir me fermer aussitôt votre porte.

ORGON.

Si vous m'abandonnez, je suis un homme mort.

LE CHEVALIER.

Je partirai.

ORGON.

Ma mère, oh ! je vous en veux fort.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je ne sais qui me dit que ce nouveau visage
Doit, dans cette maison, me donner de l'ombrage.

ORGON.

Laissez-vous attendrir !...

LE CHEVALIER, *marchant à grands pas.*

Non, regrets superflus !...

ORGON, *le suivant.*

Mon ami !...

LE CHEVALIER.

Laissez-moi !...

ORGON, *les larmes aux yeux.*

Je ne le ferai plus.

LE CHEVALIER.

Adieu !

ORGON.

Je sais combien mon imprudence est grande.

LE CHEVALIER.

Je pars !...

ORGON.

C'est mon pardon qu'à vos pieds je demande.

LE CHEVALIER.

Relevez-vous.

ORGON.

Merci, chevalier.

LE CHEVALIER.

Qu'il est doux

De faire des heureux !... *(Il se dispose à sortir.)*

ORGON.

Mais où donc allez-vous ?

LE CHEVALIER.

Chez moi.

ORGON.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Il faut que j'y sois pour affaires...

Cent louis, pour le moins, me seraient nécessaires.

ORGON.

Rah ! que ne parliez-vous ?

LE CHEVALIER.

Il n'est bruit dans Paris

Que d'un fait tout récent, deux malheureux paris...

ORGON.

Que vous avez perdus ?

LE CHEVALIER.

Oui ; pour chercher la somme

Je cours à mon hôtel...

ORGON,

Attendez !... — Ah ! quel homme !

Il se dit mon ami, veut seul être obligé,
 Et se garderait bien de prendre mon argent.
 Allons donc, entêté ! pour une bagatelle
 Se déranger ainsi ? — L'occasion est belle,
 Prouvez-moi, chevalier, que tout ressentiment
 En vous est étouffé.

LE CHEVALIER.

Donnez.

(Il met l'argent dans sa poche.)

ORGON, le regardant.

Quel dévouement !

LE CHEVALIER.

Mais je suis à mon tour digne de votre blâme ;
 Car je n'ai pas daigné m'informer de Madame.

ORGON,

Ma femme au mieux se porte, et si quelqu'un ici
 Souffre tout bas, c'est moi qui vais couci-couci.
 Mon système nerveux me cause des alarmes.

LE CHEVALIER.

Et Madame ?

ORGON.

Ma femme a, pour joindre à ses charmes,
 L'œil vif et le teint frais. Moi, je ne mange pas.

LE CHEVALIER.

Et Madame ?

ORGON.

Ma femme à ses quatre repas
 Déploie un appétit qui vous ferait envie.
 Moi, si je touche aux mets, c'est pour rester en vie.
 La nuit, je ne dors pas, ou ne dors que d'un œil.

LE CHEVALIER.

Et Madame ?

ORGON.

En son lit de Morphée est l'orgueil.
 Le touchant intérêt que votre cœur me porte
 Sur mes nerfs irrités agit de telle sorte
 Que rien qu'en vous voyant, je me sens plus dispos ;
 L'espérance renaît, et la joie... — A propos ;
 Mon ami, je voulais vous faire une surprise ;
 Mais le secret me pèse, il faut que je le dise.
 Un air de bourgeois était mon grand défaut,
 Je prétends être en tout un homme comme il faut,
 Et c'est dans ce dessein qu'en votre honneur s'apprête,
 En ces lieux, pour ce soir, une petite fête.

LE CHEVALIER.

Une fête ? fort bien !

(*Elmire paraît.*)

ORGON.

Ma femme vient à nous.

LE CHEVALIER, *vivement, à part.*

Elmire !... (*A Orgon.*) Je ferai quelque chose de vous.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ELMIRE.

ORGON, *à Elmire.*

Vous venez à propos ; Forlis de votre absence
 S'inquiétait, Madame.

LE CHEVALIER.

Ah ! par votre présence

Dissipez...

ELMIRE, *avec froideur.*

Vous avez beaucoup trop de bonté.

ORGON, *à Elmire.*

Il a plus que nous tous à cœur votre santé.

LE CHEVALIER.

L'estime où l'on vous tient, Madame, justifie
 L'intérêt que l'on prend à...

ELMIRE, *avec intention.*

Je m'en glorifie,

Mais je désirerais, pour tout le monde ici,
Que de ce qui me touche on eût moins de souci.

ORGON.

Madame, ce discours est d'une impolitesse...

LE CHEVALIER.

Non, ce langage est franc, et n'a rien qui me blesse.

ORGON, à *Elmire*.

De peur que d'injustice on vous puisse accuser,
Bien vite donnez-lui votre main à baiser.

ELMIRE, avec du trouble.

Hé quoi! vous voulez?...

ORGON.

Oui.

ELMIRE.

Je n'ai plus rien à dire ;

A votre volonté, Monsieur je vais souscrire.

ORGON.

C'est heureux.

ELMIRE, au chevalier.

Mon mari m'ordonne de...

ORGON, bas à *Elmire*.

Je croi

Qu'il faudrait lui cacher que cela vient de moi.

ELMIRE, présentant sa main au chevalier.

Monsieur...

ORGON, à *Elmire*, en l'encourageant.

Allons!...

(*Même jeu au chevalier.*)

Allons!...

(*Le chevalier baise la main d'Elmire, qui cherche à cacher son trouble.*)

ORGON, à *Elmire*.

Calmez-vous, chère amie ;

Il ne vous en veut plus.

LE CHEVALIER, à part.

C'est trop de bouhomie.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DORINE.

ORGON, à *Dorine*, avec *humour*.

Que voulez-vous?

DORINE.

Monsieur, votre correspondant
Pour affaire importante au salon vous attend.ELMIRE, à *Orgon*.

Quelle est donc cette affaire?

ORGON.

Oh! rien.

(Au chevalier.)

C'est ma réponse

Qu'on vient chercher.

(A Dorine.)

J'y vais.

(A Elmire.)

Faut-il qu'on se prononce?

Damis pour la province aujourd'hui partira.

ELMIRE.

Hé quoi, c'est votre fils que...

ORGON.

Mon fils s'en ira

Pour un temps limité de cette grande ville
Où jeunesse raisonne et devient indocile.
A mon correspondant je cours en faire part,
Afin que de mon drôle il hâte le départ.LE CHEVALIER, à *part*.

A merveille!

ELMIRE, à *Orgon*.

Comment?

ORGON, *au chevalier*.

En tous points je veux suivre

Vos sages avis.

ELMIRE.

Mais...

L'ORGON DE TARTUFFE

ORGON, à *Elmire*.

De lui je me délivre.

(*Il se dispose à sortir.*)

ELMIRE, à *Orgon*.

Je vous suis.

ORGON.

Non, restez.

ELMIRE, *troubée*.

Je ne le puis.

ORGON.

Pourquoi ?

ELMIRE, *embarrassée*.

Parce que... je...

ORGON.

Prétexte ! il serait beau, ma foi,

De laisser seul ici...

LE CHEVALIER.

Point de cérémonie.

ORGON, à *Elmire*.

A mon ami Forlis vôtis tiendrez compagnie.

ELMIRE, à *part*.

Oh ! je suis au supplice !... avec lui, sans témoins ?...

ORGON, *au chevalier*.

Je vous laisse ma femme.

(*A Elmire.*)

Ayez pour lui des soins.

(*Au chevalier.*)

Je reviens dans l'instant.

(*A Elmire.*)

Prenez votre air affable.

(*Au chevalier.*)

Ne vous ennuyez pas.

(*A Elmire.*)

Et montrez-vous aimable.

(*A Dorine.*)

Laissons-les.

(*Il sort.*)

DORINE, à elle-même.

Si j'en crois les manières qu'ils ont,
Le bonhomme sera... ce que tant d'autres sont.
(Elle le suit.)

SCÈNE IX.

ELMIRE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

De votre obéissance il lui faut cette preuve.
La situation, je vous l'avoue, est neuve.

ELMIRE.

De son aveuglement que je déplore, hélas !
Faisons que mon mari ne se repente pas.

LE CHEVALIER.

Madame, à mon aspect, d'où vient ce trouble extrême ?

ELMIRE.

Ah ! par égard pour moi, par respect pour vous-même,
Sortez.

LE CHEVALIER.

Y pensez-vous ? Non, en quittant ces lieux ;
J'en viendrais à me croire un homme dangereux.

ELMIRE.

Ce n'est de votre honneur, ni du mien que je doute,
Mais ce sont les propos, Monsieur, que je redoute.

LE CHEVALIER.

Cessez, je vous le dis, par ce raisonnement
D'en imposer, Madame, à votre sentiment ;
Si votre esprit trompé le pouvait méconnaître,
Votre agitation qui le fait trop paraître,
Serait un sûr garant de mon bonheur...

ELMIRE.

Grand Dieu !

LE CHEVALIER.

Pourquoi vouloir cacher que vous... m'aimez... un peu ?

ELMIRE, avec effroi, et regardant au fond.

Si l'on vous entendait ?

LE CHEVALIER, *froidement.*

Calmez-vous, je vous prie ;
Votre mari n'est point dans cette galerie.

ELMIRE.

Monsieur !...

LE CHEVALIER.

Attribuez à la fatalité

Ce touchant intérêt qui par vous m'est porté ;
De la fatalité si parfois on abuse,
Elle n'en est pas moins une fort bonne excuse ;
Sur son compte on a mis plus d'un petit écart,
Contre l'opinion c'est un dernier rempart ;
Et la fatalité dont on sait les prouesses,
De la vertu toujours endosse les faiblesses.

ELMIRE.

Je sais que par système on peut se faire un jeu
Du repos d'une femme et du pouvoir de Dieu ;
Je sais que profitant de certains avantages,
Dans un cœur faible on peut causer quelques ravages,
Sans que par ce seul fait la ligne du devoir
Soit franchie un instant, sans qu'on ait un espoir ;
Mais si Dieu m'a permis d'écouter sans colère
Un langage coupable, un aveu téméraire,
Si devant cet aveu l'étonnement a pris
Dans mon cœur offensé la place du mépris,
En présence d'un fat si j'ai pu reparaitre,
Si dans l'ami d'Orgon je n'ai fait voir un traitre,
Si j'ai laissé le masque, oh ! c'est qu'en vérité
Il est permis de croire à la fatalité.

LE CHEVALIER.

Accablez-moi, Madame, il faut bien que j'expie
Le tort d'avoir su plaire. — Oh ! je suis un impie ;
Je n'ai rien de sacré, car je ne crois à rien,
Si ce n'est à l'amour.

ELMIRE.

A l'amour ?

LE CHEVALIER.

J'y crois bien.
Mais semer plus longtemps le trouble dans votre âme

Serait, je le comprends, une action infâme ;
 Je vous rends le repos, je vous rends le bonheur.
 Oubliez-moi, Madame, oubliez mon erreur.
 La tâche vous sera d'autant moins difficile
 Que de cette maison pour toujours je m'exile.

ELMIRE.

Quoi ! vous partez ?

LE CHEVALIER.

Je dois renoncer à vous voir ;
 Vous-même avez daigné me tracer mon devoir.

ELMIRE.

Que dira mon mari d'une fuite aussi prompte ?

LE CHEVALIER.

Plus que nous, ce me semble, il y trouve son compte.

ELMIRE.

Mais...

LE CHEVALIER.

Ne m'arrêtez pas, j'y suis bien résolu ;
 Me retenir serait un effort superflu.
 Aussi bien en ces lieux pour nous rien n'est que feinte,
 Et c'est un grand fléau pour moi que la contrainte.

ELMIRE.

Eh ! ne faudrait-il pas à tout le monde ici
 Dire...

LE CHEVALIER.

Que vous m'aimez ?

ELMIRE.

Oh !

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas ainsi

Que je l'entends, mais...

ELMIRE.

Quoi ?

LE CHEVALIER.

Si... prenant mon martyre

En pitié...

ELMIRE, avec agitation.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

LE CHEVALIER, à voix basse.
Vous m'accordiez...

ELMIRE.

Jamais !

LE CHEVALIER.

Un rendez-vous... demain?...

ELMIRE.

Vous m'offensez !

LE CHEVALIER.

Alors, qu'un mot... de votre main...

ELMIRE.

C'est impossible !... — On vient !...

LE CHEVALIER.

Contentez mon envie,

Sinon... n'espérez pas me revoir de la vie.

ELMIRE.

Monsieur, vous me perdez !

LE CHEVALIER.

J'attends... songez-y bien.

ELMIRE.

Silence !

LE CHEVALIER.

Un rendez-vous ?

ELMIRE.

Non !

(*Le chevalier s'élançe vers la porte.*)

Restez !...

LE CHEVALIER, à part.

Je le tien.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ORGON, MADAME PERNELLE, DORINE,
FLIPOTE.

MADAME PERNELLE, *en entrant.*

Est-ce bien vrai, mon fils, ce que jé viens d'apprendre ?

ORGON.

Ma mère, faites-moi la grâce de m'entendre.

MADAME PERNELLE.

Quoi ! vous donnez un bal ? Quoi ! vous mandez chez vous
Des coquettes, des sots, des pédants et des fous ?

ORGON.

Jusqu'à présent chez moi je me suis cru le maître.
Le bal vous est contraire, il n'y faut point paraître.

MADAME PERNELLE.

A vous parler tout franc, les Petites-Maisons
Seraient mieux votre affaire.

ORGON.

Et pour quelles raisons ?

MADAME PERNELLE.

Parce que vous perdez, non l'esprit, mais la tête.

ORGON.

Que ne me dites-vous que je suis une bête ?

MADAME PERNELLE.

Vous m'avez prévenue.

ORGON.

Alors, bien obligé.

MADAME PERNELLE.

En bourgeois-gentilhomme on vous a donc changé ?

LE CHEVALIER, *s'avançant et saluant M^{me} Pernelle.*
Madame...

MADAME PERNELLE, *qui n'y fait point attention.*

Une soirée, ah ! quelle extravagance !

LE CHEVALIER, *même jeu.*

Madame...

MADAME PERNELLE, *même jeu.*

A vos dépens chacun rit par avance,

Et...

ORGON.

Veillez interrompre un moment la leçon
Pour répondre à Monsieur.

MADAME PERNELLE, *sans l'écouter.*

Ne puis-je sans façon

Vous dire que...

ORGON, *avec impatience.*

Ferlie, ma mère, vous présente...

MADAME PERNELLE, *brusquement.*

Laissez, mon fils, j'en suis on ne peut plus contente.
— Vous savez que cet homme est pour moi le démon.

ORGON, *avec ironie.*

Tartuffe, mieux que lui, nous faisait un sermon.

MADAME PERNELLE.

Et ce pauvre Damis, qui, m'a-t-on dit, nous quitte ?
Pourquoi ?

ORGON.

Vous le saurez. — Mais le temps fuit si vite,
Et d'autres soins...

MADAME PERNELLE.

Fort bien, mon fils ; occupez-vous
D'une fête qui doit faire parler de nous ;
Je ne dirai plus rien, non !... mais j'ai l'espérance
Qu'un digne homme céans viendra, par sa présence,
Mettre un frein au désordre, une digue au torrent.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Ce bon Monsieur Tartuffe avait donc un parent ?

MADAME PERNELLE, *avec dépit, au chevalier.*

Vous, Monsieur l'homme fort, retenez vos paroles,
Et pour d'autres que moi gardez vos fariboles.
On sait quelle doctrine en ces lieux vous prêchez.

LE CHEVALIER, *avec moquerie.*

Il est temps, si je veux racheter mes péchés,
De me mortifier, de vivre d'abstinence ;
Dès ce soir, s'il le faut, je ferai pénitence.
Je sauverai mon âme, et, lors du jugement,
Au séjour des élus j'aurai mon logement.

MADAME PERNELLE.

Je ne puis supporter plus longtemps le blasphème,
Et de cette maison je sors à l'instant même.

ORGON, *riant à gorge déployée.*

Ah ! la plaisanterie est bonne à retenir !
De rire, mon ami, vous me ferez mourir.

(A Dorine.)

Riez.

DORINE, *très-sérieusement.*

Notre ignorance, à nous, est si profonde,
Que nous ne savons pas gloser de l'autre monde.

ORGON, *mécontent.*

Ah !

MADAME PERNELLE.

Dorine a raison.

ORGON, *à Elmire.*

Avez-vous envoyé

Chaque billet par vous soigneusement ployé ?

ELMIRE.

Mes invitations sont faites...

ORGON.

A merveille !

(Au chevalier.)

Jamais on n'aura vu réunion pareille.

(A Elmire.)

Quelques amis encor se trouvent oubliés.

MADAME PERNELLE.

Faute d'un âne...

ORGON, *se retournant.*

Eh bien, ma mère, vous riez ?

(Avec ironie.)

Que ne m'adressez-vous de bonnes chiquenaudes ?

MADAME PERNELLE

Vous ne donnez que trop matière à gorges-chaudes.

ORGON, *à Elmire qui s'est assise, et qui a pris la plume.*

Écrivez. — Marianne et Valère en seront.

MADAME PERNELLE.

Bien sensés les absents, bien fous ceux qui viendront.

ORGON, *bas à sa mère.*

J'ai trop tôt marié ma fille avec Valère ;

Forlis de Marianne eût mieux été l'affaire.

MADAME PERNELLE, *ironiquement.*

J'admets qu'en pareil cas on s'en prenne au destin

De n'avoir qu'un enfant du sexe féminin ;

Mais, mon fils, à défaut d'une seconde fille,

Que ne me faites-vous entrer dans sa famille ?

ORGON, *haussant les épaules.*

Je veux être pendu si, le cas échéant,

A vous parler raison, ma mère, on me reprend.

MADAME PERNELLE, *sérieusement.*

Hélas ! depuis longtemps, la raison outragée
Doit de cette maison être déménagée.

ORGON, *à Elmire.*

Contre un oubli plus grave il me faut protester :
La lettre de Forlis ?

ELMIRE.

Vous pouvez l'inviter,

Puisque le voilà.

ORGON.

Non, ce n'est pas convenable.

Écrivez.

LE CHEVALIER, *qui s'est approché d'Elmire, à voix basse.*

Le moment, Madame, est favorable !

ELMIRE, *troublée.*

Eh quoi ?

LE CHEVALIER, *bas.*

Mon rendez-vous ?

ELMIRE, *bas.*

Taisez-vous, par pitié !

ORGON, *à Elmire.*

Vous n'avez jamais su rien faire qu'à moitié.

LE CHEVALIER, *bas à Elmire.*

Consentez, ou sinon...

ORGON, *à Elmire.*

Soignez bien cette lettre.

ELMIRE, *bas au chevalier.*

Attendez !...

(Elle écrit.)

ORGON, *à Elmire.*

De ma main je veux la lui remettre.

Est-ce fait ?

ELMIRE.

Oui !...

(A part.)

Mon Dieu !

ORGON.

Mettez-y mon cachet.

ELMIRE, *qui a cacheté la lettre, à part.*

S'il allait à dessein relire ce billet ?

ORGON, *qui a pris la lettre des mains d'Elmire, au chevalier.*

Pardon si je vous offre un sceau sans armoiries.

LE CHEVALIER, *prenant vivement la lettre.*

Allons donc ! entre amis..

(Lisant à la dérobée.)

« Demain, aux Tuileries !... »

(A part.)

Elle est à moi !

ORGON, *à Elmire.*

L'épître a produit son effet.

Ce n'est rien, et voyez quel plaisir cela fait.

— Permettez, chevalier, que céans je m'occupe

Des apprêts de ce bal qui doit me...

MADAME PERNELLE, *à elle-même.*

Grosse dupe !

ORGON, *à sa mère.*

Vous dites ?

MADAME PERNELLE.

Rien.

LE CHEVALIER.

Je vais vous laisser jusqu'au soir.

ORGON.

Pourrai-je aussi longtemps exister sans vous voir ?

LE CHEVALIER.

Pour payer cette dette au Louvre il faut que j'aille.

ORGON.

Un ami comme vous est plus qu'une trouvaille.

LE CHEVALIER.

Vous me flattez.

MADAME PERNELLE.

Pour moi, comme adoucissement

A tout ce qu'il me faut endurer de tourment,

Je vais, à l'instant même, à mon saint personnage

Annoncer qu'au plus tôt il faut qu'il s'emménage.

ORGON.

Pour huit jours.

MADAME PERNELLE.

Oui, mon fils ; que de mots superflus !

(A part.)

Une fois introduit, il ne s'en ira plus.

ORGON.

Vous, Elmire, venez par vos soins...

ELMIRE.

Je vous prie

De me dispenser...

ORGON.

Ouais ? serait-ce bouderie ?

ELMIRE.

Non, mais... je suis souffrante, et vais pour un moment
M'enfermer, s'il vous plait, dans mon appartement.*(A part.)*

Qu'ai-je fait ?

LE CHEVALIER, à Orgon.

Au revoir.

ORGON.

Quelle pénible absence !

(Le chevalier salue respectueusement Elmire et s'éloigne par le fond, ainsi que madame Pernelle, qui, arrivée en même temps que lui vers la porte, le devance vivement pour éviter son contact. — Elmire, très-agitée, sort par la gauche, et Orgon par la droite.)

DORINE, seule.

Sur tout ce que je vois dire ce que je pense

Serait anticiper sur des événements

Qui pourront aux maris servir d'enseignements ;

Mais que chacun arrive au but qu'il se propose,

Et je me vanterai d'avoir prévu la chose.

(Elle sort.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

DORINE, UN PAUVRE HOMME.

DORINE.

Entrez ; on vous attend.

LE PAUVRE HOMME.

Dans son infinité,

Quand d'un abri le ciel me fait la charité,
De l'homme généreux qui devient l'interprète
Des volontés du ciel, sur sa sainte requête,
Je bénis les bontés, et vais, dès aujourd'hui,
Faire des vœux ardents pour les siens et pour lui.

DORINE.

Auprès de vous Madame à l'instant va se rendre,
Et vous prie en ce lieu de la vouloir attendre.

LE PAUVRE HOMME.

Oh ! Madame est trop bonne, et je ne voudrais pas
Que ma présence fût un sujet d'embarras.
Les maîtres de céans ont, par leur assistance,
Acquis assez de droits à ma reconnaissance.

DORINE.

Vous pouvez vous asseoir.

LE PAUVRE HOMME.

C'est beaucoup trop de soins ;

Je ne mérite pas...

DORINE, *le regardant, à part.*

Il s'exprime du moins

Sans affectation et sans forfanterie,
Et ne me jette pas avec tartufferie
Ces mots dont la pudeur semblait se prévaloir :
« Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir... »

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME PERNELLE.

MADAME PERNELLE, *accourant.*

Ah ! c'est vous, Dieu merci ! votre heureuse présence
Est un permis du ciel, et je veux par avance
Lui témoigner combien de cet arrangement
Mon cœur ressent de joie et de ravissement.

(A Dorine.)

A me venir chercher, pour abrégér l'attente,
Vous eussiez pu, ma mie, être plus diligente.

LE PAUVRE HOMME.

Oh ! ne la grondez pas, c'est moi qui n'ai jugé
A propos que quelqu'un pour moi fût dérangé.

MADAME PERNELLE.

Pourquoi ? votre venue est de la Providence
Un bienfait qui d'égards envers nous vous dispense.

LE PAUVRE HOMME.

La Providence, soit ; Madame, je le croi,
Mais tout le bénéfice, à vrai dire, est pour moi.

MADAME PERNELLE, *à Dorine.*

Vous, prévenez mon fils.

(Au pauvre homme.)

J'ai hâte qu'il vous voie.

DORINE, *à part.*

Moi, du bonhomme Orgon je devine la joie.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

MADAME PERNELLE, LE PAUVRE HOMME.

LE PAUVRE HOMME.

Je crains que mon séjour en ce logis ne soit
Pour votre fils...

MADAME PERNELLE.

Mon fils ne fait que ce qu'il doit.

— Mais ce chapeau vous gêne, et ce manteau vous pèse.

LE PAUVRE HOMME.

Pardon.

MADAME PERNELLE.

Posez cela, mettez-vous à votre aise.

LE PAUVRE HOMME.

Je suis confus...

MADAME PERNELLE.

Laissons ce beau langage-là.

Les étranges discours, mon frère, que voilà !
Quand de vous posséder...

LE PAUVRE HOMME.

C'est trop.

MADAME PERNELLE.

Comment, encore ?

LE PAUVRE HOMME.

Votre bonté me touche, et votre accueil m'honore.

MADAME PERNELLE.

Si vous ne voulez point qu'il s'élève entre nous
De motifs de discorde, il faut comme chez vous
Céans vous regarder, agir à votre guise,
Et ne craindre jamais que l'on s'en formalise.
Ce sans- façon à mal ne peut être imputé ;
Nous connaissons les lois de l'hospitalité.
— Mais quel revers soudain, quelle grande infortune
Vous ont fait cette gêne à nulle autre commune ?

LE PAUVRE HOMME.

Ne m'interrogez pas, Madame, à ce sujet.

MADAME PERNELLE.

Il suffit ; oh ! je sais respecter un secret.

LE PAUVRE HOMME.

Apprenez qu'un jour...

MADAME PERNELLE.

Non, je ne veux rien apprendre.

LE PAUVRE HOMME.

Un devoir rigoureux...

MADAME PERNELLE, *se bouchant les oreilles.*

Je ne veux rien entendre.

LE PAUVRE HOMME.

Je me tais.

MADAME PERNELLE.

C'est agir en homme de bon sens.

LE PAUVRE HOMME.

Non, Madame, je suis coupable, je le sens ;
C'est reconnaître mal votre sollicitude ;
Ma défiance en vous est de l'ingratitude,
Et je vais, pour n'avoir rien à me reprocher,
Vous dire le secret que je voulais cacher.

MADAME PERNELLE.

Faudra-t-il à présent user de violence
Pour que sur vos malheurs vous gardiez le silence ?

LE PAUVRE HOMME.

Je n'insisterai pas.

MADAME PERNELLE.

Et vous ferez fort bien.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ORGON.

ORGON, *à lui-même.*

Voyons si ce saint homme est bien conforme au mien.
Oui, de Tartuffe il a le maintien et l'allure,
Beaucoup de modestie et très-peu de chaussure.

MADAME PERNELLE.

Venez, mon fils, pour prix d'une bonne action,
Du pauvre recevoir la bénédiction.

ORGON, *froidement.*

Bien obligé.

LE PAUVRE HOMME, *portant à ses lèvres la basque de
l'habit d'Orgon.*

Monsieur, combien je vous rends grâce !..

ORGON, *le repoussant.*

Assez ! je ne suis plus dupe de ces grimaces.

MADAME PERNELLE, *d'un ton de reproche.*

Oh ! mon fils !

ORGON.

J'apprécie à sa juste valeur
Ce langage mielleux, hypocrite et menteur.

MADAME PERNELLE.

Vous reviendrez un jour de cette erreur cruelle.
De toutes les vertus cet homme est le modèle.

ORGON.

Comme l'autre.

MADAME PERNELLE.

Il est bon, sensible et généreux.

ORGON.

Comme l'autre.

MADAME PERNELLE.

Il voudrait pouvoir faire un heureux
De chaque être souffrant qu'en sa route il rencontre.

ORGON.

Ma mère, ce n'est pas à moi qu'on en remontre.
Vous savez qu'on a mis ma confiance à bout ?

MADAME PERNELLE.

Vous faut-il pour cela ne croire à rien du tout ?
Si vous saviez comment j'ai fait la connaissance
De l'homme dont l'aspect vous cause défiance ?

ORGON.

« Il faisait des soupirs, de grands élancemens,
» Il baisait humblement la terre à tous momens. »
Nous connaissons cela.

MADAME PERNELLE.

Non ; mais depuis une heure,
Il marchait en priant devant notre demeure,
Et de l'œil épiait que quelqu'un en sortit.

ORGON.

« Pour offrir sa prière et son balai béni. »
C'est connu.

MADAME PERNELLE.

Par hasard, je franchis notre porte...

ORGON.

Et cet homme de bien qu'un beau zèle transporte...

MADAME PERNELLE.

D'une fervente voix qui vous eût attendri...

ORGON.

Vous supplie à genoux.

MADAME PERNELLE.

Me demande un abri.

ORGON.

Puis se repent d'avoir, en faisant sa prière,
Mis à mort une puce avec trop de colère.

(Riant.)

C'est bien cela !

3.

LE PAUVRE HOMME, *à part.*

Mon Dieu ! que d'abnégation

Pour souffrir cet excès d'humiliation !

ORGON.

De Tartuffe, d'après vos aveux, je présume
Que nous avons trouvé le deuxième volume ;
Et, dans notre maison, ma mère, il ne tiendrait
Qu'à vous que nous eussions l'ouvrage au grand complet.

MADAME PERNELLE.

Nier la vérité !

ORGON.

La vérité, ma mère,
Est au fond de son puits, et ma foi n'en sort guère.

MADAME PERNELLE, *au pauvre homme,*

Mon fils a de l'humeur.

LE PAUVRE HOMME.

Oh ! je m'en aperçois,

Et de me retirer je ferai bien, je crois.

MADAME PERNELLE.

Que dites-vous ?

(*A Orgon.*)

Voyez, son âme est offensée,
Et souffre des mépris dont vous l'avez blessée,
Quand vous m'avez promis...

ORGON, *avec ironie.*

J'ai grand tort, j'en convien,
De montrer de l'humeur à cet homme de bien,
Où voulez-vous, ma mère, au logis qu'on l'installe ?
Est-ce au rez-de-chaussée ?

MADAME PERNELLE.

Y pensez-vous ? la dalle
Est malsaine en hiver.

ORGON.

Je suis peu chicanier ;
S'il lui faut du parquet, qu'il s'en aille au grenier.

MADAME PERNELLE, *outrée.*

Un saint homme au grenier ? Oh !...

ORGON.

Pourquoi ce rapproche ?
Je lui donne un abri qui du ciel le rapproche.

MADAME PERNELLE.

Vous prenez à plaisir de le mortifier,
Dites, auriez-vous mis Mons Tartuffe au grenier ?

ORGON.

Encor Tartuffe ! — Allons, calmez votre colère,
Ne sortez pas ainsi de votre caractère.
Soit en haut, soit en bas, chez nous j'installerai
Celui que vous voulez loger bon gré mal gré.

MADAME PERNELLE, *au pauvre homme.*

En attendant, mon frère, et sans cérémonie,
Ma bru viendra céans vous tenir compagnie.

ORGON, *vivement.*

Oh ! quant à cela, non.

MADAME PERNELLE.

Pourquoi ?

ORGON.

Je me souvien
Des projets amoureux d'un autre homme de bien.

MADAME PERNELLE.

Quelle horreur !

ORGON.

Un bigot est par trop charitable,
Et je ne voudrais plus me cacher sous a table.

MADAME PERNELLE.

Oh ! peut-on supposer ?...

ORGON.

C'est ce que je disais
Lorsque je choyais l'autre, et que je l'embrassais ;
Et peu s'en est fallu que...

MADAME PERNELLE.

Mon fils, je vous jure
Que l'on n'a pas à craindre une telle aventure
De ce digne vieillard qui, dans sa piété,
Peut trouver un garant de sa moralité.

ORGON.

Allons, je vois qu'il faut encor que je vous cède ;
Mais vous me répondez ?...

MADAME PERNELLE.

Sur tout ce qu'il possède...

ORGON.

Il ne possède rien.

MADAME PERNELLE
D'honneur et de vertus.

ORGON.

Hé ! ma mère, ce sont des mots bien rebattus.
N'importe, jusqu'au bout je prétends vous complaire.

MADAME PERNELLE, *au pauvre homme.*

Dans ce salon veuillez patienter, mon frère.

LE PAUVRE HOMME.

Mon chagrin serait grand si j'allais aujourd'hui
Être pour vous, Madame, une cause d'ennui.

MADAME PERNELLE.

Nullement.

ORGON.

Contre moi s'il use d'artifice,

Je...

MADAME PERNELLE.

Chansons !

ORGON.

Et Tartuffe ? et son jus de réglisse ?
(*Ils sortent en se disputant.*)

SCÈNE V

LE PAUVRE HOMME, puis ELMIRE.

LE PAUVRE HOMME, *seul.*

Respirons un moment. — Je n'avais pas compté
Qu'à ce prix ils mettraient leur hospitalité.
De ce pénible accueil que faut-il que j'augure ?
Mon entrée est au moins une mésaventure.
Est-ce donc qu'en voulant mieux obtenir accès,
J'aurais de mes desseins compromis le succès ?
— Mais on vient. — Du logis serait-ce la maîtresse ?

ELMIRE.

A se rendre à vos vœux vous voyez qu'on s'empresse.
A peine m'a-t-on dit qu'un saint homme en ces lieux
Cherchait à propager ses principes pieux,
Que je suis accourue offrir à ce digne hôte
Les respects dont ceans nul ne lui fera faute.

LE PAUVRE HOMME.

Ah ! c'est du ciel, Madame, une grande faveur
Que de m'avoir permis cet insigne bonheur.
Oh ! que toujours ainsi sa bonté me protègel

ELMIRE.

Afin de causer mieux, si nous prenions un siège ?

(Le pauvre homme approche un siège à Elmire, en prend un, et s'assied à côté d'elle, comme dans la grande scène de Tartuffe.)

ELMIRE, assise.

Puisqu'à servir le ciel vous consacrez vos jours,
En sa toute-puissance il vous doit son secours ;
Car la religion est la vertu première
Qui du bien ici-bas nous ouvre la carrière,
Et je ne reconnais de mortel mieux traité
Que le représentant de la Divinité.

LE PAUVRE HOMME.

C'est vrai ; mais s'il suffit, pour mériter ce titre,
Madame, de porter la soutane ou la mitre,
De prêter son concours à la religion
Afin de se créer une position ;
S'il suffit d'éviter le blâme et le scandale
Et de prêcher partout une sainte morale,
De démontrer le bien de certaine façon
A ne joindre jamais l'exemple à la leçon,
La tâche assurément n'a rien de difficile ;
Mais ce n'est pas ainsi que l'entend l'Évangile.
Un ministre de Dieu, Madame, a dans le cœur
Les pouvoirs surhumains qu'il tient du Créateur ;
C'est l'homme qui sur terre enseigne la clémence,
La mémoire du bien et l'oubli de l'offense ;
Qui, n'adressant au ciel que des désirs fervents,
Fait respecter l'Église avec ses desservants ;
C'est l'homme qui vous dit : « *Enfant, chéris ta mère ;*
» Si tu veux que Dieu t'aime, aime d'abord ton père ; »
Qui dans le droit chemin guide vos premiers pas,
Et pour le mieux montrer ne s'en écarte pas ;
C'est l'homme qui bénit votre heureuse arrivée,
Qui vous bénit encor quand votre âme éprouvée
Va rendre compte à Dieu des fautes d'ici-bas,

Pour qu'il vous les pardonne et vous ouvre ses bras ;
 L'homme qui peut prêcher la vertu par l'exemple,
 Et qui sait en entrant sous la voûte du temple,
 Que lorsqu'on parle au nom de la Divinité,
 Il faut être soi-même exempt d'impureté ;
 C'est l'homme que l'on voit dans les temps de discorde
 Au nom d'un Dieu de paix rétablir la concorde,
 Qui prie à son coucher, console à son conseil,
 Du pauvre est le soutien, du riche le conseil ;
 Sur la pente rapide où l'humanité glisse,
 Qui montre au malheureux les ornières du vice,
 Qui l'arrête au moment où son penchant fatal
 L'entraîne malgré soi dans les sillons du mal ;
 L'homme qui tour à tour apporte la prière
 Dans un brillant hôtel, dans une humble chaumière,
 Et qui, pour rendre une âme au ciel, sait oublier
 S'il est dans un palais ou bien dans un grenier ;
 L'homme qui de ses mains, quand la misère est grande,
 A ses pauvres enfants va porter une offrande ;
 Qui, par le repentir, remet un criminel
 Du pied de l'échafaud dans le chemin du ciel !
 Et sur terre voilà comment on administre,
 Lorsque de Dieu, Madame, on se dit le ministre.

ELMIRE, qui l'a écouté avec surprise et émotion.

Je ne saurais vous dire, en mon émotion,
 Ce que vous m'inspirez de vénération ;
 Et pourtant votre voix me trouble et m'inquiète,
 Malgré moi je ressens une frayeur secrète ;
 Oui, ces accents si purs et si pleins de fervour
 Dans le fond de mon âme ont jeté la terreur.

LE PAUVRE HOMME.

Expliquez-vous, de grâce.

ELMIRE, troublée.

Oh ! non.

LE PAUVRE HOMME.

Craignez le blâme

En renfermant ainsi vos secrets dans votre âme.

ELMIRE.

Des secrets ?... non... un seul... que je n'ose nier...

LE PAUVRE HOMME.

Alors, n'hésitez pas à me le confier.

ELMIRE.

Je ne puis.

LE PAUVRE HOMME.

Du courage !

ELMIRE.

Oh ! non.

LE PAUVRE HOMME.

La défiance

Que vous me laissez voir et m'affecte et m'offense.

ELMIRE.

Oh ! pardon.

LE PAUVRE HOMME.

Non, gardez ce secret avec soin,

De l'apprendre de vous, moi, je n'ai nul besoin.

ELMIRE.

Vous dites ?

LE PAUVRE HOMME, *indifféremment.*

Rien.

(La fixant et reprenant avec force.)

Je dis... que je sais tout, Madame !

(Mouvement d'Elmire.)

Je sais que contre vous on ourdit une trame !
 Il est en ce logis un jeune aventurier
 Qui de tromper se fait un odieux métier,
 Pour qui perdre une femme est chose méritoire,
 Le déshonneur un titre et la honte une gloire.
 Cet homme n'a pas craint de repousser du pié
 Les scrupules sacrés d'une sainte amitié,
 Et d'un crédule ami qu'il dépouille et diffame,
 Il s'est pris un beau jour à convoiter la femme.
 Je sais que se jouant des hommes et du ciel,
 Il vous a fait l'aveu d'un amour criminel.

ELMIRE, *dont le trouble est extrême.*

Oh ! taisez-vous !

LE PAUVRE HOMME, *froidement.*

Pourquoi ? Le fait que je dénonce

Est-il faux ? est-il vrai ? j'attends votre réponse.

ELMIRE.

Si l'on nous entendait ? Oh ! par pitié, plus bas !

LE PAUVRE HOMME.

Nous sommes seuls, Madame, et l'on n'écoute pas.
 — Je poursuis. — Qui vous dit que ce n'est point gageure
 De triompher de vous et si chaste et si pure ?
 Qui vous dit qu'on n'a pas mis votre cœur en feu
 Pour s'en faire un trophée et gagner un enjeu ?

ELMIRE, *cachant sa figure dans ses mains.*

Oh !

LE PAUVRE HOMME.

Car vous l'aimez !

ELMIRE, *dont l'agitation est au comble.*

Non !

LE PAUVRE HOMME, *avec assurance.*

Ne niez pas, Madame !

(Avec bonté.)

Avouez-moi plutôt votre erreur, pauvre femme.
 Un rendez-vous...

ELMIRE.

Grand Dieu ! quand, le cœur obsédé,

J'ai pu...

LE PAUVRE HOMME, *avec force.*

Ce rendez-vous, vous l'avez accordé.

ELMIRE, *vivement.*

Oh ! ne croyez pas...

LE PAUVRE HOMME, *avec calme.*

Non, je ne puis me permettre

Un doute injurieux, mais... voici votre lettre.

(Il la lui met sous les yeux.)

C'est une certitude ; oui, cette preuve en main,
 Hélas ! on ne croit plus, Madame, on est certain.

ELMIRE.

Oh ! par grâce !...

LE PAUVRE HOMME.

Calmez ce trouble et ces alarmes ;

Je me reprocherais la moindre de vos larmes.

ELMIRE.

Vous me perdrez !

LE PAUVRE HOMME, *lui rendant sa lettre.*

Plus sainte est notre mission,
Et vous vous méprenez sur mon intention.
Avant que sur la pente erreur ne devint crime,
J'ai cru de mon devoir de vous montrer l'abîme.

ELMIRE.

Pardonnez à mon trouble ; oui, c'est Dieu, je le vois,
Qui, pour mieux m'éclairer, parle par votre voix ;
C'est à vous qui pouvez marcher la tête haute,
Que, la rongeur au front, je veux dire ma faute :
Oui, par ses soins constants, le chevalier Forlis
Sans vous aurait pu voir ses desseins accomplis ;
Sur mon cœur égaré sa puissance était telle
Que sans vous j'aurais pu devenir criminelle !
Mais vous êtes venu comme un ange en ce lieu,
Pour me montrer ma route avec le doigt de Dieu !

LE PAUVRE HOMME, *ému.*

Madame...

ELMIRE.

Après de vous je veux rentrer en grâce ;
Dites au nom du ciel ce qu'il faut que je fasse.

LE PAUVRE HOMME.

Puisque de mes conseils votre salut dépend,
Je puis guider ce cœur qui souffre et se repent.

ELMIRE.

Oh ! parlez.

LE PAUVRE HOMME.

A Forlis sur l'heure il faut écrire.

ELMIRE.

J'écrirai.

LE PAUVRE HOMME.

Rien qu'un mot.

ELMIRE.

Un mot.

LE PAUVRE HOMME.

Oui, pour lui dire
Qu'au rendez-vous demain vous n'irez pas.

ELMIRE.

C'est bien.

LE PAUVRE HOMME.

La raison se devine et vous n'en direz rien.

*(Avec autorité).*Ce mot, avant-coureur d'une prompte rupture,
Vous l'écrirez, madame.

ELMIRE.

Elmire vous le jure.

Mais comment se fait-il que ma lettre en vos mains...

LE PAUVRE HOMME.

A l'apprendre aujourd'hui vos efforts seraient vains.

ELMIRE.

J'ignore et votre rang et comment on vous nomme,
Oh ! qui donc êtes-vous ?

LE PAUVRE HOMME.

Moi ? je suis un pauvre homme.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DORINE.

DORINE.

Le logement est prêt, vos bagages et vous
S'y peuvent transporter.

LE PAUVRE HOMME.

Vos soins me sont bien doux,

Et je vous remercie.

(A Elmire),

A regret je vous quitte.

On me traite céans mieux que je ne mérite.

Pour moi, je garderai longtemps, croyez-le bien,

Le souvenir que laisse un pareil entretien.

DORINE, pendant que le pauvre homme salue Elmire,
et du geste semble lui rappeler sa promesse.

Que veut dire déjà cet air de connivence ?

Est-ce que... ? Ce serait avoir bien peu de chance.

(Le pauvre homme sort avec Dorine).

SCÈNE VII.

ELMIRE, seule.

Je saurai profiter de ses sages avis.

De semblables conseils doivent être suivis,

Et je vais à l'instant d'un guide tutélaire,
 D'un bon ange gardien suivre l'itinéraire.
 En songeant au passé, je me prends à gémir,
 Le présent m'épouvante, et devant l'avenir
 Oh ! de quelle rougeur soudain mon front se couvre !
 Mais pour fuir le danger une porte s'entr'ouvre,
 Et le ciel aujourd'hui plus clément que jamais,
 Me rappelle au devoir que jadis tant j'aimais.
 Au joug d'un insensé j'ai voulu me soustraire,
 Mais sa vue aussitôt me forçait à me taire.
 Il fallait que quelqu'un fût là comme un sauveur
 Pour me rendre à la fois le courage et l'honneur,
 Et maintenant...

*(Elle se met à écrire, le chevalier paraît. —
 Avec agitation.)*

C'est lui ! malgré moi cette plume
 S'échappe de mes mains.

SCÈNE VIII.

ELMIRE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Madame, je présume
 Que c'est le hasard seul (dites-le sans détour),
 Qui vous a fait céans attendre mon retour ?
 Si c'était un effet de votre bienveillance,
 Ah ! je croirais à tout, même à la Providence,
 Et je reconnaitrais, en tombant à vos pieds,
 Que le ciel peut avoir ses privilégiés.

ELMIRE, d'un ton digne quoique émue.

Oh ! par grâce cessez cette plaisanterie,
 Car je ne me sens point d'humeur à raillerie.
 Vous avez dit vrai : non, je ne prévoyais pas
 Que je vous trouverais encore sur mes pas ;
 Et puisque je vous vois l'esprit aussi tenace,
 Il ne me reste plus qu'à vous céder la place.

(Elle fait une révérence et se dispose à sortir).

LE CHEVALIER, la retenant.

Arrêtez ! — Quel langage ! et que s'est-il passé
 Depuis que...

ELMIRE, *qui a repris de l'assurance.*

Par égard pour mon honneur blessé,
Ne me rappelez pas cette fatale lettre
Que vous m'avez, Monsieur, forcée à vous remettre.
Ce billet, vous l'avez sur vous ?

LE CHEVALIER.

Assurément.

ELMIRE.

Rendez-le-moi ?

LE CHEVALIER.

Jamais.

ELMIRE.

Je l'exige.

LE CHEVALIER.

Comment ?

ELMIRE.

Oh ! vous ne l'avez plus.

LE CHEVALIER.

Que votre défiance

Est mal fondée !...

(Il cherche dans ses poches).

ELMIRE.

Eh bien ?

LE CHEVALIER, *cherchant toujours.*

Un peu de patience.

Que signifie ?...

ELMIRE.

Oh ! non, non, vous ne l'avez plus ;
A le chercher, Monsieur, vos soins sont superflus.

LE CHEVALIER,

Chez moi j'aurai laissé ce billet par mégarde.

ELMIRE, *lui montrant le papier.*

Oh ! non, c'est moi qui l'ai !

LE CHEVALIER, *stupéfait.*

Vous ?

ELMIRE.

Oui, moi qui le garde.

LE CHEVALIER.

Je ne puis concevoir par quel moyen secret
Vous m'avez su, Madame, enlever ce billet.

ELMIRE.

Hé quoi, vous ne l'aviez confié... ?

LE CHEVALIER.

Qu'à moi-même,

Je vous le jure.

ELMIRE, *cherchant à se rendre compte de ce qui lui est arrivé.*

Alors ma surprise est extrême.

LE CHEVALIER.

Mais n'écriviez-vous pas, lorsque je suis entré ?

ELMIRE, *avec du trouble et de l'embarras.*

Oni... c'est une autre lettre...

LE CHEVALIER.

Encor ? je vous sais gré

De cette attention.

ELMIRE, *à elle-même.*

Je tremble... allons courage !

(En lui donnant d'une main tremblante la lettre qu'elle a écrite.)

Lisez, Monsieur, lisez...

LE CHEVALIER, *prenant le billet avec joie.*

Ce billet est, je gage...

(S'écriant :)

Qu'ai-je lu?... trahissant mon espoir le plus doux,

Vous n'irez pas demain à notre rendez-vous ?

ELMIRE.

Ce billet, que je viens d'écrire à l'instant même,

Est, retenez-le bien, ma volonté suprême.

LE CHEVALIER.

Hé quoi ! c'est en frappant de cet arrêt cruel
 L'homme qui vous jurait un amour éternel,
 Que vous croyez, Madame, effacer une tache
 Qui laisse son empreinte et sur un nom s'attache ?
 Détrompez-vous ; la faute est bien l'intention,
 Le scrupule n'est point la réparation ;
 Regarder devant soi souvent est nécessaire,
 Mais hésiter n'est pas une vertu, j'espère ;
 La femme qui sans peur en vient à notre point,
 A le courage au mal, et ne recule point.

ELMIRE.

Ayez pitié de moi !

LE CHEVALIER.

De la pitié, Madame,

Quand vous jetez ainsi la douleur en mon âme ?
 Quand c'est au désespoir que j'en appelle, hélas !
 Pour que vienne à mon aide un généreux trépas ?
 De la pitié pour vous qui perdez la mémoire
 D'un sentiment si tendre, et pourtant illusoire ?
 De la pitié pour vous qui vous faites un jeu
 Des tourments de celui qui ne croyait en Dieu,
 Mais qui croyait à vous qu'il tenait comme sainte,
 A vous dont tout l'amour n'était rien qu'une feinte ?
 De la pitié ? Non, non, mon honneur me prescrit
 De vous faire à l'instant démentir cet écrit,
 Sinon...

ELMIRE, avec effroi.

Une menace !...

LE CHEVALIER, *changeant de ton et après un silence.*

Oh ! la douleur m'égaré !

Car le mal par le mal jamais ne se répare.

Elmire, pardonnez... Je tombe à vos genoux...

ELMIRE, *dont l'agitation est extrême.*

Au nom du ciel, Monsieur !... Monsieur, relevez-vous !...

LE CHEVALIER.

Non, Elmire ; je veux que votre cœur pardonne.

ELMIRE.

Oui !... mais, relevez-vous !...

LE CHEVALIER.

Oh ! que vous êtes bonnel..

ELMIRE.

Par grâce !...

LE CHEVALIER.

Non, je veux encor...

ELMIRE.

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE CHEVALIER.

Qu'une douce parole...

ELMIRE.

Eh bien, monsieur... Adieu !...

LE CHEVALIER.

Oh ! ce n'est point cela ; je veux que votre bouche
Comme naguère exprime un aveu qui me touche..
Dites-moi... que l'arrêt en ce pli contenu
Peut être regardé comme non avenu.

ELMIRE.

Oh ! non !

LE CHEVALIER.

Elmire !

ELMIRE.

Non !

LE CHEVALIER.

Hé puisque la prière

Las ! est sans action sur cette âme de pierre,
Que cet écrit fatal n'a point de désaveu,
De mourir à vos pieds ici je fais le vœu ;
Et j'y serai fidèle.

ELMIRE.

Oh ! je vous en supplie,

Au nom du ciel !

LE CHEVALIER.

Laissez !

ELMIRE.

Vos torts, je les oublie,

Mais sortez ! oh ! sortez !... Monsieur, vous me perdez !

LE CHEVALIER.

Au rendez-vous, demain, vous viendrez ?

ELMIRE.

Non !

LE CHEVALIER.

Cédez !

ELMIRE.

Faut-il vous implorer au nom de votre mère ?

LE CHEVALIER, *froidement*.

Je ne l'ai pas connue.

ELMIRE.

Oh ! que faut-il donc faire ?

LE CHEVALIER.

Vous le savez,

ELMIRE, *qui va céder.*

Combien vous m'inspirez d'effroi !
Mon Dieu ! qui viendra donc à mon secours ?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE PAUVRE HOMME.

LE PAUVRE HOMME, *paraissant.*

C'est moi.

LE CHEVALIER, *se levant précipitamment.*
Quelqu'un ?

ELMIRE.

Merci, mon Dieu !

LE CHEVALIER, *brusquement et avec colère.*
Que voulez-vous ?

LE PAUVRE HOMME, *cherchant à le calmer.*
De grâce !

LE CHEVALIER.

Je ne vous connais pas, et d'où vient cette audace ?
De quel droit venez-vous en jugé vous poser ?

LE PAUVRE HOMME.

A mon âge on se croit le droit de tout oser.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous, enfin ? parlez ! ma patience
Me pourrait échapper.

LE PAUVRE HOMME, *avec calme.*

Et je suis sans défense.

— Ce que je veux, Monsieur, vous allez le savoir.

LE CHEVALIER.

Si c'est de la morale ?...

LE PAUVRE HOMME, *avec sang-froid et fermeté.*

Oh ! non, c'est un devoir.

Je veux que vous cessiez d'entraîner par la ruse
Celle qui vers le crime à marcher se refuse,
Et qui jusqu'à présent pour de l'amour a pris
L'effroi que vous jetez, et qui s'est fait mépris.
Non, elle n'aime pas, elle hait et méprise ;
On ne craint plus dès lors qu'avec Dieu l'on pactise.

Je veux que vous soyez vous-même épouvanté
De l'horrible dessein par votre esprit tenté,
Et que vous sachiez bien, vous ainsi que les vôtres,
Que le vol c'est l'amour pris aux femmes des autres.
Je veux vous rappeler que tout homme d'honneur
Peut être un étourdi, mais non un suborneur !

LE CHEVALIER.

Monsieur ! un pareil ton et m'offense et me blesse,
Et si je ne prenais en pitié la vieillesse ?...

LE PAUVRE HOMME.

Ce n'est pas tout. — Je veux par moi qu'il vous soit dit
Que l'homme qui sans honte exploite à son profit
La faiblesse et l'erreur, est un être sur terre
Qu'au tribunal de Dieu l'humanité défère !
Je veux que vous sachiez que le mal, ce venin
Que le méchant répand sur l'homme au vice enclin,
Est impuissant au cœur de pieuse personne
Qui, dès ses jeunes ans, à la vertu s'adonne,
Et qui du droit chemin égarée un moment,
Pour guide n'a besoin que du raisonnement ;
Que la vertu dans l'âme est un baume propice
Qui chasse et qui détruit les miasmes du vice ;
Et qu'on est à l'abri de la contagion,
Quand on est sous le toit de la religion !
Après avoir montré le refuge et l'abîme,
Je veux à la faveur du zèle qui m'anime,
Si de ma mission je suis bien pénétré,
Qu'avec moi le repos au logis soit entré,
Qu'à la raison enfin l'insensé se rallie,
Et que l'époux ignore, et que la femme oublie.
Voilà ce que je veux.

LE CHEVALIER, *le menaçant.*

Hé bien, moi, je prétends

Que ce bras...

LE PAUVRE HOMME, *avec beaucoup de calme.*

Je n'ai pas encor fini...

LE CHEVALIER, *cherchant à maîtriser sa colère.*

J'attends.

LE PAUVRE HOMME.

Je veux vous rappeler, et m'en fais une tâche,

Que le droit du plus fort n'est que le droit du lâche !

LE CHEVALIER, *hors de lui.*

Oh ! c'en est trop ! je vais châtier à l'instant
L'homme qui m'a jeté ce propos insultant.

ELMIRE, *avec effroi.*

O ciel ! à son secours...

LE PAUVRE HOMME.

Oh ! calmez vos alarmes...

Pour combattre Monsieur j'ai d'excellentes armes,
Et vous le pourrez voir, la rougeur au cerveau,
Mettre aux pieds la menace et l'épée au fourreau.

LE CHEVALIER.

C'est grâce à ma bonté qu'en ces lieux, misérable,
On t'a fait la faveur d'un appui charitable ;
Se peut-il que ton cœur ait sitôt oublié
Que tu dois, malheureux, un gîte à la pitié ?
Tu recevras bientôt le prix de ton audace,
Et comme un vagabond j'exige qu'on te chasse.

ELMIRE.

Monsieur ! à ce digne homme épargnez le mépris.

LE PAUVRE HOMME, *à Elmire.*

Laissez dire. — Je vois que c'est un parti pris ;
Monsieur veut qu'on l'écoute et ne veut pas m'entendre.
Mais je sais le moyen de me faire comprendre,
Sans rompre le silence à ma bouche prescrit.
Il suffit de changer ma parole en écrit.

(Il tire un calepin de sa poche, et se met à écrire.)

Deux mots que de ma main je vais ici transcrire,
Et que Monsieur voudra me faire honneur de lire.

ELMIRE, *à elle-même.*

Que signifie ?...

LE CHEVALIER, *avec autorité, au pauvre homme.*

Allons ! que l'on sorte !...

LE PAUVRE HOMME, *froidement, en achevant d'écrire.*

Un moment.

(Après avoir déchiré un feuillet du calepin, changeant de ton, et avec force au chevalier.)

C'est à vous de sortir !

(Lui donnant le feuillet.)

Lisez !

LE CHEVALIER, *qui a lu, s'écriant.*
Grand Dieu !

(*Il reste atterré par le regard du pauvre homme.*)

ELMIRE, *étonnée.*

Comment ?

(*Sur un signe du pauvre homme, le chevalier, qui a pâli, s'incline, et sort sans proférer une parole.*)

SCÈNE X.

ELMIRE, LE PAUVRE HOMME.

LE PAUVRE HOMME, *avec sang-froid, à Elmire.*

Que vous avais-je dit ? de ses mains échappée
Au fourreau vous avez pu voir rentrer l'épée.

ELMIRE, *à part.*

Oh ! quel est donc cet homme, et d'où vient son pouvoir ?

LE PAUVRE HOMME, *reprenant son air humble et respectueux.*

De cet étonnement que j'aurais dû prévoir,
Il me reste à penser qu'en ces lieux ma présence
Est par certains détours matière à défiance ;
Je suis la cause, hélas ! de votre émotion ;
Et je m'impute à mal une telle action.
Mais fort de vos bontés, j'attends de vous, Madame,
Un pardon généreux qui me rassure l'âme.

ELMIRE.

Un pardon, dites-vous ? quand je devrais bénir
Le fortuné hasard qui vous a fait venir.

LE PAUVRE HOMME, *d'une voix émue.*

Cette position où je vous ai placée...
A rougir devant moi quand je vous ai forcée...
Oh ! tout cela, Madame, est au fond de mon cœur
Un reproche pesant qui me cause douleur ;
Et c'est à deux genoux que je vous prie en grâce
D'oublier...

ELMIRE, *cherchant à le relever.*

Oh ! Monsieur ! vous êtes à ma place.

Pour mes fautes c'est moi qui voudrais un pardon.

LE PAUVRE HOMME, *toujours à genoux.*

De discorde en ces lieux quand je suis un brandon,

Daignez par un regard me faire bien comprendre
Qu'à votre estime encor j'ai le droit de prétendre.

ELMIRE.

En pouvez-vous douter ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ORGON, DORINE, puis MADAME PERNELLE.

ORGON, *s'écriant en voyant le pauvre homme aux genoux
d'Elmire.*

Ab ! je le savais bien !...

ELMIRE, *saisie.*

Pourquoi ce bruit ?

LE PAUVRE HOMME, *se relevant.*

Monsieur...

ORGON.

Et de deux ! je le tien !

DORINE.

Quand nous serons à dix...

ORGON, *à Madame Pernelle qui entre.*

Arrivez donc, ma mère !...

MADAME PERNELLE.

Qu'est-ce ?

ORGON.

Venez, venez ! il faut qu'on vous éclaire

Sur votre protégé.

MADAME PERNELLE.

Qu'a-t-il fait ?

ORGON.

Bonnement,

Ce que faisait Tartuffe.

ELMIRE, *vivement.*

Oh ! quelle erreur !

ORGON.

Vraiment,

Cet autre homme de bien comme l'autre s'enflamme,
Et sur ses deux genoux fait la cour à ma femme.

MADAME PERNELLE.

C'est impossible.

ORGON.

Allons, vous me direz que...
ELMIRE, *qui veut parler.*

Mais...

ORGON.

Silence !

ELMIRE.

Écoutez-nous.

ORGON, *à sa mire.*

Quand je vous le disais ?

Ces *pauvres hommes* ont juré de me...

MADAME PERNELLE.

Folie !

ELMIRE.

Je vais vous expliquer...

ORGON.

Non !

ELMIRE.

Je vous en supplie !

LE PAUVRE HOMME, *bas à Elmire.*

Oh ! taisez-vous, Madame, une explication

Pourrait vous compromettre...

ORGON.

Une telle action

Mérite châtement, et j'intime au pauvre homme

L'ordre de déguerpir, ou sinon je l'assomme !

ELMIRE, *à Orgon.*

Oh ! Monsieur !...

LE PAUVRE HOMME, *à Elmire.*

Laissez...

ORGON, *au pauvre homme.*

Ça, du logis détalons !

MADAME PERNELLE.

Mais, mon fils...

ORGON, *sans l'écouter.*

Sur-le-champ montrez-nous les talons !

LE PAUVRE HOMME, *avec résignation.*

Je vais me préparer à quitter cet asile.

ELMIRE, *bas.*

Quand vous justifier vous serait si facile.

LE PAUVRE HOMME, *bas.*

Eh ! pourquoi ?

ORGON, *l'éloignant d'Elmire, et le poussant dehors.*
Dénichons !

MADAME PERNELLE.

Oh ! quelle cruauté !

ORGON.

Je n'y contredis point ; ma mère, en vérité,
Vous êtes admirable.

LE PAUVRE HOMME.

Une pensée allège

Dans le fond de mon cœur le chagrin qui m'assiège ;
En quittant ce logis d'où l'on me met dehors,
Je trouve des regrets et pas un seul remords ;
Et je puis pour m'aider à souffrir ma misère,
Me dire que j'ai fait ce que je devais faire.

ORGON.

C'est assez ; nous savons ce que vaut tout cela,
Et l'impudent coquin encore que voilà.MADAME PERNELLE, *en prenant le bras du pauvre homme.*
Venez, faible roseau !*(Le pauvre homme s'incline, et sort avec Madame Pernelle ; Elmire veut le suivre, Orgon l'en empêche, et la fait sortir avec lui.)*

DORINE, seule.

Le roseau, j'imagine,
Au logis transplanté n'aura pas pris racine.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ORGON, *seul, anéanti.*

Quoi ! les voilà donc tous, ces soi-disant dévots
Qui rampent à nos pieds et trament des complots ?
Je vois de mes deux yeux leurs desseins, et ma mère,
Quand j'ai presque tout vu, me dit que c'est chimère.
Mais dupe assez longtemps de leur sainte ferveur,
Je me garde de rien souscrire en leur faveur ;
Je sais à leur égard agir de telle sorte
Qu'on ne peut de chez moi me jeter à la porte.
Forlis ne revient pas... Loin de nous que fait-il ?
Cet ami m'avait fait entrevoir le péril.
A ses sages conseils j'ai refusé de croire,
Et c'est de ma faiblesse un acte expiatoire
Par lequel maint péché me sera racheté,
Puisqu'on dit que là-haut tout nous sera compté.
Tartuffe assurément me tiendrait ce langage
Dont l'imposture fait un si fréquent usage.
Oh ! mais je jure bien cette fois que jamais
Dévot dans ma maison n'entrera désormais.

SCÈNE II

ORGON, DORINE.

DORINE.

On apporte à l'instant cette lettre pressée
Qui par un grand seigneur doit vous être adressée,
Car de ses plis s'échappe une suave odeur
Qui droit au nez me monte, et me fait mal au cœur.

ORGON.

Donne.

DORINE, *hésitant.*

Mais...

ORGON, *avançant la main.*
Donne donc !

DORINE.

Oh ! Monsieur, prenez garde !
C'est quelquefois à tort qu'à lire on se hasarde.
Or donc, de ce billet le parfum m'a déplu,
Et vous serez, Monsieur... fâché de l'avoir lu.
Croyez-en mes avis : jamais on ne déplore,
Quelque grand qu'il puisse être, un malheur qu'on ignore ;
Il n'en est pas de même alors que d'un intrus
Le propos indiscret nous met le doigt dessus.

ORGON, *impatiente.*

Et tu conclus de là ?...

DORINE.

Que toutes ces missives,
Si je voulais parler ?...

ORGON.

Rarement tu t'en prives.

DORINE.

Ne me présagent rien de bon, et c'est fatal,
En dépit de vos droits comme on vous veut du mal.
Le titre de mari, le respect qu'il inspire,
Loin de les effrayer, les font mourir de rire.
J'aurais dû, pour mieux faire, et dérouter leur jeu,
Déchirer cette lettre ou la livrer au feu ;
Mais, en vous la montrant, j'ai voulu par avance
Vous donner un garant de mon obéissance.
Ce gage vous suffit et je puis remporter
Ce billet parfumé qu'au feu je vais jeter.
ORGON, *qui, pendant ce qui précède, a souvent avancé la main pour prendre la lettre que Dorine éloignait toujours de lui, courant après elle et avec colère.*
Veux-tu bien aussitôt me laisser cette lettre ?

DORINE, *revenant sur ses pas.*

Si tant vous y tenez, on vous la va remettre.
C'est pour vous que j'ai peur, Monsieur, et non pour moi.
(Avec compassion, et levant les yeux au ciel.)
Que Dieu soit avec vous !

ORGON, *furieux.*

Et le diable avec toi !

(Il lui arrache la lettre des mains. — *Darine sort.* —
Seul, regardant la signature.)

« Le chevalier Forlis. » — Forlis ! que signifie ?
 Lisons.

(*Avec de l'hésitation.*)

Mais à présent, du sort je me défie.

(*Parcourant la lettre.*)

A ma petite fête il ne peut assister,
 Me prie à ce sujet de ne pas insister,
 Et me baise les mains. — Quel est donc ce mystère ?
 Et par quelle action ai-je pu lui déplaire ?
 Sur mon compte s'est-on permis quelque ragot ?
 A ses yeux m'a-t-on fait passer pour un cagot ?
 Oh ! je maudis ce jour fertile en aventures,
 Et sur ce dernier fait me perds en conjectures.

SCÈNE III.

ORGON, DAMIS.

DAMIS, *entrant.*

Mon père !

ORGON.

Eh ! quoi, c'est vous ? je vous croyais parti.

DAMIS.

On réfléchit avant que de prendre un parti.

ORGON, *se fâchant.*

Qu'est-ce à dire, Monsieur ?

DAMIS.

De mon temps j'ai su faire
 Un emploi merveilleux, et pour vous mieux complaire.
 De votre ami Forlis je me suis occupé.
 Sur sa moralité comme on m'avait trompé !
 Aussi me suis-je pris comme vous à maudire
 Ceux qui de ses vertus m'avaient osé médire.

ORGON.

Ce que je sais bien, moi, c'est qu'il vaut mieux que vous.

DAMIS.

Mais quant à sa noblesse, il s'est moqué de nous.
 Trancher du grand seigneur est sa monomanie.

ORGON.

Voilà-t-il pas encore une autre calomnie?

DAMIS.

Le chevalier possède une rente, il est vrai,
 Que lui fait à Paris son oncle de Cambrai,
 Un parfait honnête homme, à ce que l'on assure,
 Qui de ce cher neveu sait plus d'une aventure,
 Qui n'en est pas connu, qui ne le connaît pas;
 Et n'a jamais voulu le presser dans ses bras;
 Qui de dire son nom lui fait défense expresse,
 De crainte, ajoute-t-on, que par quelque prouesse
 Il ne le déshonore, et ne s'en serve un jour
 Pour étouffer le bruit de quelque mauvais tour.
 ORGON, *qui pendant ce récit a donné des marques d'im-*
patience et de colère.

Oh ! que pour faire taire une langue maudite
 Trente coups de bâton lui seraient eau bénite!

DAMIS.

Avant que de gronder, mon père, informez-vous;
 Il sera temps après de vous mettre en courroux.
 Au sujet de Forlis, si je vous en impose,
 Oh ! ne m'épargnez pas, doublez, triplez la dose.
 Traitez-moi de méchant, de fourbe, d'imposteur,
 De drôle, de gredin, de calomniateur;
 Prodiguez-moi le blâme, et l'affront, et l'outrage,
 Et de votre tendresse et de votre héritage
 Privez-moi sans remords, et rouez-moi de coups,
 Loin de les éviter, je me mettrai dessous;
 Chassez-moi comme on chasse un gueux, un misérable,
 Et dites hardiment que le cas est pendable,
 Que par mes seuls méfaits je vous ai désolé,
 Que je vous ai trahi, que je vous ai volé,
 Si dans tous ces rapports dont je sais l'importance,
 Il se trouve un seul mot qui ne soit l'évidence.

(Orgon est plus calme, et semble réfléchir.)

Le doute en votre esprit, mon père, vient d'entrer...

ORGON.

C'est faux.

DAMIS.

Et la lumière enfin va pénétrer.

ORGON.

Taisez-vous! — Vous avez fait de belle besogne.

DAMIS.

Hé bien, Forlis est noble...

ORGON.

Oui-dà?

DAMIS.

Noble... en Gascogne.

ORGON.

Paix! je veux vous confondre avant qu'il soit demain,
Et quand de sa noblesse on sera bien certain,
Pour déjouer l'intrigue et punir l'imposture,
Je serai sans pitié, mon fils, je vous le jure.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLÉANTE.

CLÉANTE, *entrant en riant aux éclats.*

Le tour est impayable! ah! j'en rirai cent ans!
Palsembleu! parlez-moi des mœurs de notre temps.

ORGON, *avec humeur.*

Vous êtes fort heureux d'avoir sujet à rire.

CLÉANTE.

La plaisante aventure!

DAMIS.

Il nous la faut redire.

ORGON.

Riez tout à votre aise, et moi je suis outré!

CLÉANTE.

En effet, vous grondiez lorsque je suis entré.

ORGON.

Dites à quel propos cette gaité, mon frère?

CLÉANTE.

Lorsque vous m'aurez dit vos sujets de colère.

ORGON.

C'est Damis qui se fait un jeu de m'irriter.

CLÉANTE, *sérieusement.*

Père et fils même, en paix ne peuvent exister.
Je reconnais bien là ma pauvre espèce humaine,
Cherchant comme à plaisir ce qui porte à la peine,

Et fouillant sans relâche en son faible cerveau,
 Pour trouver à débats quelque motif nouveau.
 C'est contre leur santé que les hommes conspirent
 Quand fraternellement entre eux ils se déchirent;
 La haine, le dépit, la colère et les pleurs
 Irritent le moral, excitent les humeurs;
 Et la méchanceté, racine invétérée,
 De leur frêle existence abrège la durée.
 Que font-ils sur ce globe où le ciel les a mis
 Pour vivre en bon accord, en frères, en amis?
 On se bat pour un rien, pour moins on se querelle;
 L'amour est de débats une cause éternelle,
 L'argent en est une autre, et la vie un champs clos
 Où les émotions combattent le repos.
 Les hommes vous diront que la marche suivie
 Est un mal pour un bien, que la lutte est la vie,
 Que pour bien exister, cette agitation
 Est surtout préférable à la stagnation;
 Vivre c'est s'agiter. Les pauvres incurables
 Se croiraient moribonds s'ils étaient raisonnables;
 Moi, je dis qu'ils vivraient, s'ils y mettaient leurs soins,
 Dix ou quinze ans de plus, en vivant un peu moins.

ORGON.

Est-ce tout?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON.

Fort bien ! et vous allez nous dire
 Ce qui précédemment vous prêtait tant à rire.

CLÉANTE.

C'est juste. — J'y reviens. (*Riant.*) Ah ! c'est délicieux !

ORGON, *avec impatience.*

Quand nous serons au fait, nous rirons beaucoup mieux.

CLÉANTE.

C'est au café voisin qu'on m'a fait confidence,
 Ainsi qu'à tout présent, de cette extravagance;
 Car il faut être fou, des deux parts, pour...

ORGON.

Voyons,

Mon frère, tout autour du pot nous tournoyons.

CLÉANTE.

Patientez un peu. — L'aventure est piquante !
 — Vous saurez qu'un galant d'humeur entreprenante,
 Passant pour esprit fort, et ne croyant à rien,
 Mais auprès d'une femme adroit magicien,
 Un galant s'était fait admettre en la demeure
 D'un barbon qu'au portrait j'ai reconnu sur l'heure.

ORGON.

Jusqu'à-là le récit n'a rien d'original.

CLÉANTR.

Si d'attendre la suite il vous était égal ?
 — Notre galant coureur qui, choyé Dieu sait comme,
 Mettait souvent à sec la bourse du bonhomme,
 Ne se contenta point de ces minces exploits :
 Bientôt, foulant aux pieds de légitimes droits,
 Du maître du logis il convoita la femme.
 — Mais vous ne riez pas ?

ORGON, *qui a prêté plus d'attention.*

Tout à l'heure.

CLÉANTE, *continuant.*

La dame,

Vertueuse avant tout, repoussa le galant
 De qui la passion n'était qu'un beau semblant
 Pour encaisser l'enjeu d'une de ces gageures.
 Comme en font à Paris les coureurs d'aventures.
 — Vous riez ?

ORGON, *soucieux.*

Pas encor.

CLÉANTE.

— L'amant à deux genoux

Dès longtemps réclamait un tendre rendez-vous ;
 La dame s'obstinait à refuser la chose.
 Mais notre vieux bonhomme un matin s'interpose,
 Et sert sans le savoir les desseins amoureux
 D'un rival qu'il voulait à tout prix voir heureux.
 — Cette fois vous riez ?

ORGON, *très-soucieux.*

Oh ! non.

CLÉANTE.

— Certaine fête

En l'honneur du galant dans la maison s'apprête ;
 La dame du logis, en ces occasions,

Selon l'usage, écrit les invitations.

— Écoutez bien ceci ; vrai, c'est à n'y pas croire.

ORGON, *à part, fronçant le sourcil.*

Hein ? voilà qui serait un peu bien mon histoire.

CLÉANTE.

— L'amoureux aussitôt saisit la balle au bond ;
Devant le vieux mari sans gêne il correspond,
Force la pauvre femme à tracer une lettre
Que le mari se charge en mains de lui remettre ;
Et l'invitation, qui n'est qu'un billet doux,
Fixe l'heure et le lieu d'un galant rendez-vous.
— Oh ! comment pouvez-vous ne pas pouffer de rire ?

ORGON, *attonné, à part.*

O mon Dieu ! qu'est-ce donc que tout cela veut dire ?

CLÉANTE, *riant aux éclats.*

Ne comprenez-vous pas qu'à l'adroit séducteur
Le mari complaisant a servi de facteur ?

ORGON, *à part.*

Oh ! quel affreux réveil !

CLÉANTE, *avec intention.*

Cette lettre imprudente

Pour la femme un instant parut compromettante ;
Mais on sut aussitôt que cette extrémité
Devait punir un fat de sa déloyauté,
Et guérir un époux et crédule et bonasse,
Qui ne s'aperçoit pas qu'on se met à sa place,
Ou s'il a des soupçons, les porte sur celui
Qui, loin de l'offenser, lui prête son appui.
Pour punir et guérir on s'émeut, on s'agite,
Et par tous les moyens on tente réussite.

ORGON, *avec colère.*

Oh ! je le confondrai !

CLÉANTE, *le regardant.*

Vous riez ?

ORGON, *avec rage.*

Joliment !

CLÉANTE.

Mon frère, attendez.

ORGON.

Ouais !

CLÉANTE.

J'arrive au dénoûment.

— Je vous dirai d'abord que notre vieux crédule...

ORGON, *lui criant.*

Mais c'est moi !

CLÉANTE, *feignant de ne pas entendre.*

Vous saurez que ce vieux ridicule...

ORGON, *lui criant avec rage.*

Mais c'est moi !

CLÉANTE.

Ce matin a fermé sa maison

A certain bon vieillard dont la saine raison

Parvint à découvrir cette odieuse trame,

Et sauva par son zèle et l'époux et la femme.

ORGON, *s'écriant.*

Il se pourrait !

CLÉANTE.

Hé bien, ce butor...

ORGON.

Mais c'est moi !

CLÉANTE, *sans l'écouter.*

Le chassa sans pitié !

ORGON, *anéanti.*

Je m'accuse...

CLÉANTE.

Je croi

Que ce vieil imbécile...

ORGON, *criant.*

Eh ! c'est moi !

CLÉANTE, *à Orgon.*

Quel grimoire ?

ORGON.

C'est, vous le voyez bien, mot pour mot mon histoire.

CLÉANTE, *feignant la surprise.*

Ah ! bah !

ORGON, *hors de lui.*

Quand je vous dis... — Oh ! l'infâme coquin !

CLÉANTE.

Qui donc ?

ORGON.

Le chevalier !

CLÉANTE.

Comment ?

ORGON.

Oh ! le gremlin !

CLÉANTE.
 Votre ami ?

ORGON.
 Mon bourreau !

CLÉANTE.
 J'étais loin de m'attendre...

ORGON.
 Un traître ! un misérable ! un scélérat à pendre !
 Je le retrouverai !

CLÉANTE.
 Combien je suis fâché...

ORGON.
 De moi le suborneur n'aura pas bon marché.
 Tant qu'il ne m'empruntait que mon argent, l'infâme,
 Je ne disais trop rien, mais m'emprunter ma femme !...

CLÉANTE.
 Modérez les éclats de votre emportement,
 Et soyez furieux avec ménagement.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ELMIRE.

ELMIRE.
 Quel bruit !

ORGON.
 Vous arrivez fort à propos, Madame !

Je sais tout...

ELMIRE.
 Juste ciel !

ORGON.
 Un traître de sa flamme
 Vous a fait devant moi le criminel aveu.

ELMIRE.
 Oh ! quelle est votre erreur ! ce saint homme...

ORGON.
 Eh ! morbleu !

Je ne vous parle point d'un homme respectable
 Dont j'ai trop méconnu le zèle charitable ;
 C'est d'un fourbe, d'un gueux, dans le crime endurci,
 De Forlis, en un mot, que je vous parle ici.

ELMIRE.

Grand Dieu !

ORGON.

Lorsque l'indigne osait en ma présence
De ses affreux desseins vous faire confidence,
Pour mon repos encor vous me vouliez cacher
Ce que le scélérat céans venait chercher.
Oh ! si je n'étais sûr de vous...

ELMIRE, *troublée.*

J'ai tort, sans doute...

Mais ce sont les éclats qu'avant tout je redoute.

DAMIS.

Pour moi qui n'ai point peur de démasquer les gens,
Et qui n'endure pas les propos outrageants,
Je vais mettre mon zèle à découvrir la trace
Du traître qui voulait que je lui fisse place.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *hors* DAMIS.ORGON, *à Elmire.*

Je vous reconnais bien, Madame, à ce trait-là.
Et le mauvais système, Elmire, que voilà.
Parce que de faiblir vous êtes incapable,
Faut-il encourager un sentiment coupable ?
A propos de Tartuffe, au temps de ses amours,
Ne me teniez-vous pas cet étrange discours :
« Une femme se rit de sottises pareilles,
» Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles. »

ELMIRE, *avec embarras.*

Je conviens que...

CLÉANTE.

Mon frère a raison, il ne faut,
Quoique l'on sache bien ce que sa vertu vaut,
Et que de tels projets en soi-même on se rie,
Non, il ne faut amais, par honte ou pruderie,
Dans l'esprit d'un époux aider à pénétrer
Le doute qui souvent de force veut entrer.

ORGON.

C'est bien dit ! une fois et contre l'ordinaire,
Nous nous sommes trouvés du même avis, mon frère.

CLÉANTE.

C'est vrai.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME PERNELLE.

MADAME PERNELLE.

Je viens, mon fils, vous faire mes adieux ;
Quoi qu'il m'en coûte, il faut que je quitte ces lieux.

ORGON.

Vous, ma mère ?

MADAME PERNELLE.

Comment veut-on que je demeure
Après l'affront sanglant qu'on a fait tout-à-l'heure
A cet homme de bien que j'avais introduit ?

ORGON.

Comme un ange du ciel, ma mère, il s'est conduit.

MADAME PERNELLE.

Ah ! vous l'avouez donc ?

ORGON.

Il n'a, je le proclame,
Jamais eu la pensée à courtiser ma femme.
C'est une erreur cruelle, et je m'en veux à mort ;
Je me battrais...

MADAME PERNELLE.

Mon fils !

ORGON.

Oui, si j'étais moins fort.

MADAME PERNELLE.

La lumière pénètre.

ORGON.

Oh ! je lui rends justice,
Il a d'un faux ami déjoué l'artifice,
Et comme un misérable, en mon aveuglement,
Je l'ai mis à la porte avec son dévouement,
Je suis un monstre !

MADAME PERNELLE.

Il faut qu'on le réhabilite.

ORGON.

Il recevra le prix que son zèle mérite.

*(A Elmire).*Mais lorsqu'à le chasser j'étais bien résolu,
Pourquoi ne m'avoir dit... ?

ELMIRE.

Il ne l'a pas voulu.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DAMIS.

DAMIS, *accourant.*Hé bien, le chevalier, ce noble, ce digne hôte,
Ce beau galant de cour qui céans faisait faute ?

ORGON.

Hé bien ?

DAMIS.

Il est parti.

ELMIRE, *avec une joie intérieure.*

Parti !

DAMIS.

Furtivement :

On tient que le motif de son éloignement
Est d'empêcher l'éclat de certaine aventure ;
On fait à ce propos plus d'une conjecture.

CLÉANTE.

Certe il n'emporte pas notre estime en partant.

ORGON, *tristement.*

Ce qu'il m'emporte, à moi, c'est mon argent comptant.

DAMIS.

Laissons ce misérable, et parlons d'autre affaire.

— Vous savez que chez nous c'est assez l'ordinaire

De visiter la chambre où s'est venu loger

Soit un proche parent, soit un simple étranger ;

Tout à l'heure Dorine, un peu bien curieuse,

Qui du logis du pauvre était la visitouse,

M'a remis ces papiers.

ORGON.

Des papiers ? je ne voi

En cela rien qui puisse inspirer de l'effroi.

CLÉANTE.

Ce digne homme en partant les aura par mégarde
Dans sa chambre laissés.

DAMIS.

Sans doute. — Je regarde,
Et lis sur des fragmens de feuillets manuscrite
Quelques noms bien connus, lisiblement écrits.

ORGON.

Des feuillets manuscrits ?

DAMIS.

Oui, voyez : (*lisant*) « Télémaque... »
TOUS, *avec surprise*.

Télémaque !

DAMIS.

Et plus bas : « Calypso, puis Ithaque... »

ORGON.

Que signifie... ?

MADAME PERNELLE.

Il faut éclaircir tout cela.

CLÉANTE.

Eh ! c'est précisément Dorine que voilà.

SCÈNE IX

LES MÊMES, DORINE.

DORINE.

Le pauvre homme, Monsieur, comme faveur bien grande,
La prière à la bouche, et résigné, demande,
Lorsqu'il va s'éloigner à jamais de ces lieux,
Qu'il lui soit accordé de faire ses adieux.

MADAME PERNELLE.

Le digne homme, mon fils !

ELMIRE.

C'est le ciel qui l'envoie.

ORGON.

Il faut qu'il me pardonne.

CLÉANTE.

Il faut que je le voie.

DORINE.

Peut-il entrer ?

ORGON.

Ouvrez les portes du salon.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE PAUVRE HOMME.

CLÉANTE, *s'écriant, après avoir regardé attentivement
le pauvre homme.*

Qu'ai-je vu ? juste ciel ! Monsieur de Fénélon !
tous, *s'inclinant.*

Fénélon !

ORGON.

Oh ! je veux à vos pieds...

FÉNELON, *le relevant, avec bonté.*

Je ne donne

Le droit de s'abaisser devant l'homme à personne ;
Un mortel ne doit pas, fût-ce même en saint lieu,
Accorder au prochain ce qui revient à Dieu.

ORGON.

Coupable d'un méfait que le remords dépasse,
À genoux je ne puis vous demander ma grâce ?
Sans vous j'étais...

CLÉANTE, *vivement.*

Mon frère !

ORGON.

Est-ce la vérité ?

FÉNELON, *à Orgon, en regardant Elmire.*

Vous savez ?

ORGON.

Je sais tout.

ELMIRE, *bas à Fénélon.*

Hors ma complicité.

FÉNELON.

Je sens que ma conduite a dû paraître étrange.

ORGON.

Oh ! monsieur !

FÉNELON.

Ce n'est pas pour chercher la louange

Que je me suis hâté céans de revenir.

Sachez quel résultat je voulais obtenir :

Forlis est mon neveu, je l'avoue à ma honte,

Et par lui dès longtemps pour moi tout est mécompte.

J'ai, soit pour mettre un terme à ses dérèglements,

Soit pour le ramener à de bons sentimens,

Invoqué la prière, employé la menace ;
 Sur ce cœur endurci la prière s'efface,
 Et la menace glisse et s'émousse à ce front
 Qui pour mes cheveux blancs est un vivant affront.
 Un ancien serviteur que, depuis son enfance,
 J'ai près de mon neveu placé de confiance,
 Ne me laisse ignorer aucun de ses méfaits.

(En regardant Elmire qui baisse les yeux.)

C'est lui qui dans mes mains dépose ces billets
 Qui font que trop souvent une femme imprudente
 Expose à maint danger sa vertu chancelante.
 Hier encor, Dieu merci, c'est par lui que j'ai eu
 Qu'en ami mon neveu chez vous était reçu.
 Redoutant de sa part quelque dessein coupable,
 A l'épreuve j'ai mis votre cœur charitable ;
 Sous ces habits, pour mieux juger la trahison,
 Je me suis fait donner accès dans la maison.
 Mes craintes, ô mon Dieu ! n'étaient que trop fondées ;
 Le misérable, usant de ses franchises coudées,
 D'un mari confiant, trahissait l'amitié,
 Tandis que pour la femme il était sans pitié.
 J'avais, grâce au ciel, découvert l'artifice ;
 Je tenais le coupable et cherchais sa complice !...
 Je ne l'ai pas trouvée... à sa place j'ai vu
 Une femme éloignant un péril imprévu,
 Tremblant à son aspect, fuyant à son approche,
 Mais n'ayant rien au cœur que femme'se reproche.
 Et... vous savez le reste.

ORCON.

Oh ! monsieur ! laissez-moi

Vous exprimer combien... je... quand... — Dans mon émoi,
 Si je ne trouve rien que ma bouche répète...
 Je n'en pense pas moins...

CLÉANTE.

L'âme est parfois muette.

FÉNELON.

Je ne regrette pas de m'être déplacé,
 Le méchant est parti, le péril est passé,
 De Forlis vous n'avez plus à craindre l'audace ;
 Que du mal avec lui disparaisse la trace,
 Le repos au logis peut rentrer désormais ;
 Celui qui l'a troublé n'y reviendra jamais.

L'homme le plus coupable est l'homme incorrigible.
 Puisqu'il est sans remords, je veux être inflexible.
 La misère et l'exil en aide me viendront,
 Et comme exemple alors ses amis apprendront
 Que le maudit, l'athée, en s'éloignant de France,
 Au lieu de blasphémer, croit à la Providence.

ORGON.

Oui, mais moi malheureux, comment pourrai-je, hélas !
 Effacer mes erreurs ?

FÉNELON.

En ne m'en parlant pas.

ORGON.

Oh ! c'est trop, et je veux...

(*Il se jette à ses pieds.*)

FÉNELON.

Encore ?... Est-ce folie ?...

— Ma sainte mission en ces lieux est remplie,
 Le calme est revenu, la tempête a cessé.

ORGON.

C'est sur mon front surtout que l'orage a passé.

CLÉANTE.

Eh ! mon frère !...

FÉNELON, à *Orgon*.

Je puis prendre congé d'un hôte
 Pour qui j'aurai toujours l'estime la plus haute,
 Et qui dorénavant pourra, comme aujourd'hui,
 Au moment du danger compter sur mon appui.

ORGON.

Quoi ! déjà nous quitter ?

MADAME PERNELLE.

Vous que le ciel envoie ?

ELMIRE.

Vous notre protecteur ?

ORGON.

Vous toute notre joie ?

MADAME PERNELLE.

Vous reviendrez, j'espère ?

FÉNELON.

Oui, je vous le promets.

ORGON.

Mais à l'avance au moins dites-nous vos projets.

FÉNELON.

Adieu ! (*Tous s'inclinent, et Fénelon s'éloigne.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, hors FÉNELON.

ORGON, *enthousiasmé.*

Quel homme! et moi qui, dans mon ignorance,
Aux dévots prodiguais et le blâme et l'offense?
Oh! que j'étais injuste!

MADAME PERNELLE.

Ah! vous en convenez?

ORGON.

On me devait maudire.

CLÉANTE.

On vous riait au nez.

ORGON.

Je les veux adorer, et me sens grande envie,
Pour leur prouver combien d'eux mon âme est ravié,
De rappeler Tartuffe...

CLÉANTE, *vivement.*

Arrêtez! quoi, jamais

Vous ne distinguerez les bons et les mauvais?

ORGON.

A les bien reconnaître en vain, moi, je m'escrime.

CLÉANTE.

Depuis quand la vertu ressemble-t-elle au crime?

ORGON.

A ma place tout autre aurait perdu l'esprit.
Chez moi c'est un chaos, c'est à qui m'ahurit;
Et me peut-on blâmer de tomber dans l'extrême?
Le dévot m'a trompé, l'athée a fait de même.
A quel saint me faut-il avoir recours, hélas!
Lorsqu'en marchant je trouve un piège à chaque pas?
Qui faut-il estimer?

CLÉANTE.

L'honnête homme, mon frère,

Jugé, non sur l'habit, mais par le caractère.
Ce qui plait au physique, au moral n'est plus rien,
C'est le cœur, le cœur seul, qui fait l'homme de bien.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

